L 176 1/2 tq. 1p Vente 15-7-39

Juillet 1938

Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE ■ PHILOSOPHIE ■

SOMMAIRE

HENDRIK CRAMER ..... *Visions et Naissances*
JEAN CAYROL ..... *Requiem*
ERNST ERICH NOTH ..... *L'Homme contre le Partisan*
ANDRÉ DE RICHAUD ..... *Siffrein*

CHRONIQUES

JACQUES BENET ..... *Georges Bernanos et la politique du cocu*
PIERRE MINET ..... *Sur une attitude nouvelle*

NOTES — COMPTES-RENDUS

LES LIVRES : par Joë Bousquet, Kléber Haedens, Gilbert Trolliet, R. M. Arlaud, André Chastel.
LA MÉDITERRANÉE VIVANTE : par Gabriel Audisio.
LES REVUES D'ART : par André Chastel.
LETTRES NÉERLANDAISES : par Fr. Closset.
MUSIQUE ENREGISTRÉE : par Gaston Mouren.
LETTRE D'INDOCHINE : par Jean Marly.
LA PEINTURE : *A Paris* : par Arthur Adamov.
A Marseille : par Abel Valabrègue.
LE CINÉMA : par M. R. A.

MARSEILLE
DIRECTION-ADMINISTRATION
10, Cours du Vieux-Port, 10

PARIS : AGENCE GÉNÉRALE
LIBRAIRIE JOSÉ CORTI
11, Rue de Médicis

France : Le N° : **7 fr.**
Étranger : 8 fr. 50

1° Z 24037

Dernières Nouveautés

MARCEL SAUVAGE

LA CORRIDA

Notes sur la guerre d'Espagne

1 volume ..... **18** francs

Du même auteur : **Les Secrets de l'Afrique Noire**..... **25** fr.

WLADIMIR POZNER

LES ÉTATS DÉSUNIS

1 fort volume..... **25** francs

Du même auteur : **Le Mors aux Dents** *(roman)*..... **10** fr.

ROGER PILLET

LES ORAISONS AMOUREUSES

DE JEANNE-AURÉLIE GRIVOLIN

1 volume ..... **21** fr.

GABRIEL OLIVIER

LE DRAME DU GLANDIER

(L'AFFAIRE LAFARGE)

1 volume..... **21** fr.

LOUIS FERDINAND CELINE

BAGATELLES POUR UN MASSACRE

Un fort volume..... **30** fr.

19, Rue Amélie, PARIS (7e) **Éditions DENOËL**

N° 207. 25me Année. Juillet 1938.

Cahiers du Sud

Tome XVII. — 2me Semestre 1938

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS. R Lf

Visions et Naissances

A Roger Gilbert-Leconte, avec toute mon amitié.

De lourdes feuilles couvraient le ciel. La vallée reposait dans le chaos comme la paume d'une main. Et les lignes de cette main menaient toutes vers une ruine du temps de ma jeunesse. Je voyais un vieillard gravir cette ruine et planter un roseau à son sommet. La nuit était son manteau, le jour sa chevelure. Il neigeait dans ses yeux comme dans une eau polaire. Soudain, la ruine ne fut plus qu'une seule pierre, base du monument de son apparition. Il s'appuyait de la main gauche sur un sanglier. Le roseau qu'il avait planté murmura. Et le chaos se peupla de lueurs. Dans un silence inconnu jusqu'alors, le vieillard se pencha vers moi pour me parler. Sa voix reconnue avait la foi d'une herbe qui s'abandonne au vent:

— L'œil ne peut La voir car il n'est pas de l'origine; il ne sait pas. Mais en écoutant la nuit, en prenant le large dans la conque de ton oreille, tu attires l'œil dans les profondeurs de ton abandon. Et l'œil devient alors le miroir des eaux qui s'illuminent en toi.

Le feuillage du ciel était ému d'un souffle d'amour Le roseau tressaillait et la vallée immobile reposait dans l'émotion du roseau, — la vallée s'éclairait de la lumière d'un visage bien-aimé. Mais soudain me frappa un cri de fatalité et d'horreur absurde tel que je

tombai sur place, replié sur moi-même comme l'embryon dans le sein maternel.

Je haletai : « Le cri de l'enfant qui nait aveugle ! La vie crucifiée n'en peut plus; elle se rend à ce qu'il y a de plus humble et de plus bas au monde, à ce dont la mort elle-même ne veut pas : la poussière. Non, personne ne La connaîtra, personne ne trouvera l'eau qui étanche la soif. Nous sommes maudits, nous sommes la malédiction même qui pèse sur les yeux de l'aveugle-né. Chacun de nous porte au fond de lui ce cri sec d'angoisse. Hélas ! nos appels ne La feront jamais surgir, Elle qui se tient cachée dans la fente de nos lèvres. Qui donc a touché notre cœur ? Qui rafraichit notre front d'un souffle ? Ses pas tombent autour de nous comme la neige. Non, non ! Nous La rejetterons, nous ne vivrons que pour La fuir. Elle qui nous rejoint toujours sur les ailes de l'esprit. Nous La nierons de crainte que le chagrin ne vienne nous étrangler. Mais n'est-Elle pas un puits que toute l'amertume du monde ne saurait remplir ? N'est-Elle pas l'énigmatique abîme de notre sang ? Non, non, aucun de nous jamais ne réconciliera la vie avec la mort; chacun mourra dans sa solitude. »

Je voyais la terre comme une morte avare, étendue sous la lune. Rien ne bougeait sur sa carcasse, sauf une sorte de créature, un fantôme peut-être, en quête d'on ne sait quoi. Mais une fois de plus, mon intelligence me troubla. Son effort inepte cherchait à me détourner de mon destin.

Je me demandais : « Peut-être faut-il que tout soit caché ? Que passe-t-il de réel au crible de l'espace et du temps ? Bien sûr, les voies de l'illusion ne sont pas les Siennes. Bien sûr, Son chemin est celui de l'esprit. Elle va droit devant Elle sans tenir compte des pauvres constructions humaines qu'Elle détruit sur son passage. Comment pourrions-nous retrouver Ses traces dans la panique de nos pas ? »

Un nuage gonflé de tout son vide, s'affaissa à mes genoux et s'évapora dans un soupir. Des années, des siècles passent et l'illusion ne regarde toujours qu'elle-même; mais il ne faut que l'éclair d'un instant pour que la vérité se révèle. Je me levai et, avec un bâton à la main, comme un vieillard, je me penchai vers la hideuse créature que je voyais errant sur la terre.

L'homme qui cherche au fond de tout la vérité paraît nécessairement manquer d'intelligence. Pierre après pierre, il déplace le monde pour enfin s'en libérer, l'essuyer de son front comme de la sueur. Car il est en même temps là-bas. Et cependant il reste ici: il devra donc se dédoubler, se rencontrer lui-même au pôle opposé de lui-même. Je me penchai et je vis un arbrisseau desséché qui, les mains cachées derrière le dos, suivait obstinément son propre regard fureteur, comme une de ces horribles vieilles en haillons qu'on ne rencontre qu'aux heures d'effroi.

S'agissait-il là encore d'une dernière métamorphose de l'éternelle prisonnière, celle dont les yeux étaient de même couleur que ses cheveux, ses lèvres, son cou, ses pieds ? Elle semblait sortie du tombeau pour poursuivre son existence du côté de l'ombre. Je n'étais pas le seul à qui elle apparut en ce temps-là. D'autres encore la rencontrèrent, à l'heure la plus cruelle, sur la voie de leur vie. Elle ne levait pas les yeux sur nous ni ne se détournait, mais à la fixité de son regard chacun voyait la loi qui l'asservissait. Venait-elle à notre rencontre, uniquement pour nous rappeler son existence ? Peut-être était-ce pour cela qu'elle tenait ainsi ses mains derrière le dos ? Où donc l'avais-je déjà rencontrée, dans quelles ténèbres, dans quels souterrains sans fin; comment, au plus lointain de tout, avait-elle surgi comme un grand rayon violet dans la conscience humaine, — fille des mythes des âges sans mémoire ?

Les plus intelligenst d'entre nous haussaient les épaules; mais sur son passage, la rue frémissait de chacun de ses pavés, l'arbre de chacune de ses feuilles. L'un de nous se retourna : « La malédiction ne saurait tant peser sur un être sans qu'il... » et il la suivit Mais il ne savait pas que son regard la pénétrait à travers ses vêtements comme un poignard. Etait-elle seulement vêtue ?

La suivaient les possédés, les lunatiques, les hallucinés et aussi ceux qui sont persécutés. Sur son passage, des portes s'ouvraient. Au seuil de la première, apparut un homme qui tenait dans ses mains un paquet de haine. A la seconde, une vieille femme portait une pendule qui marquait l'heure de la fin du monde. A la troisième porte, un enfant nu déchirait un oiseau.

Quand elle passait devant un hôpital, le chirurgien devait lâcher son scalpel pour suivre la tentation du sang. Le silence des hautes fréquences fit ce jour-là des victimes dans plusieurs usines. Plus loin, un pauvre diable couché à terre, sur le dos, et de la terre plein la poitrine, l'interpella : « Meurs, meurs en nous, meurs enfin en nous ! » Un homme sortit en courant d'un estaminet pour toucher de son pouce le bras de l'inconnue. Certains cherchaient à la violer afin d'en finir, une fois pour toutes, avec l'angoisse du monde. Dans une chambre, au premier étage, une lumière s'alluma en plein jour et un infirmier vint baisser le rideau. Les uns après les autres, elle avait laissé derrière elle tous les hommes; elle n'avait adressé la parole à aucun d'eux, elle ne s'était arrêtée devant aucun d'eux. Mais elle était entrée en eux tous.

Soudain, tout m'abandonna, tout tomba de moi et il ne resta plus que la peur, le trouble presque sacré qui s'empare de l'homme à la vue de tout, soumis à la même implacable loi. La peur monta en moi comme l'ombre dans un édifice désert. La peur me saisit et se mit à me pétrir. Elle atténua mon haleine et mon sang, ossifia mon front, amincit mes poignets, creusa mes joues et ma poitrine, marbra ma peau, changea mes doigts en nervures de feuilles, agrandit la pupille de mes yeux. Je croyais être l'un de ces derniers survivants aux yeux brûlants, à la face vitreuse, d'une race incroyablement ancienne qui avait sacrifié tout son sang au mystère. Mon poids était minime et ma force énorme. Mais j'étais énergie plutôt que matière pondérable. Parfois, il m'apparaissait que mes vêtements eux-mêmes me donnaient des ailes, tellement je croyais flotter dans l'espace comme une vague de musique.

Les persécutés vous suivent, vierge aux mains cachées. Le secret des familles maudites vous a été confié. Vous seule possédez la clef de ces vies fermées. Sous votre haleine froide leur intelligence craque comme une forêt qui gèle. Les ténèbres envahissent leurs yeux. La chair à vif, ils vont contre la grèle; car plutôt que de se sentir seuls ils aiment mieux vivre avec la haine. Et quand contagiés par la démence du vent de la nuit, des chiens errants lèchent leurs mains, alors la peur les entraine comme le glaçon le noyé. Les arbres

ensorcelés des jours tièdes d'automne ne taisent-ils pas le cri le plus terrible, ô vierge au regard qui fait frémir ? Certains hommes envient l'instinct et l'innocence des bêtes, mais leur regard est chargé de la malédiction de leur propre semence. Les rochers hantent leur sommeil, les rochers qui ne les connaissent ni ne les éloignent, la pierre grise qui surgit de la mousse. Ils savent que seule la pluie — cet être, la pluie, — peut les guérir. Appelant en rêve cet être par un nom, ils disent *son* nom : Marie.

Mais alors de nouveau vous apparaissez, chevauchant sur le vautour. Et le désert qui a vu naître cet oiseau de persécution, maintenant s'agrippe à lui, s'élève dans les hauteurs avec lui, pend à lui. Comme un cyclone, avec des mains sèches et avides, il ravage l'étendue de la terre dans des orbes de plus en plus vastes.

Mais nous, vous nous gouvernez par la peur, par le génie torturant de la peur, par la fascination et les mirages. Les villes où nous devons habiter nous apparaissent suspectes. Elles vous appartiennent, vierge à la joue cicatrisée. Nous ne pouvons pas tenir dans leurs rues hantées. Leur atmosphère trouble ferme nos pores avec une sueur infame. L'opacité de ces villes nous rend fous. Nous les traversons, la face rapetissée, toujours en garde contre tels signaux, telles grimaces prêtes à se former du vide, repoussant sans cesse les soupirs, les exclamations qui pourraient naître de la chair même du silence. Pour que les portes des maisons ne nous happent pas nous étalons notre grossièreté. Il semble que la plupart des habitants ont quelque part cachés en eux un trombone criard, une mouche qui bourdonne sans arrêt. On se demande parfois s'il n'y aurait pas dans les hommes des êtres chantant comme des coqs, japant comme des chiennes, qui poivreraient leur sang, pèseraient sur leurs estomacs, feraient gronder leur voix comme des tonneaux, mettraient du plomb dans leur regard, s'installeraient sur leurs épaules et dénatureraient chacun des mots de leur bouche avant même qu'ils puissent frapper leurs oreilles.

Nos poumons aspirent au grand vide vivant du ciel et de la terre. Le pavé brûle sous nos pas. La tête entre les épaules, sous les huées de toutes les fenêtres nous fuyons la ville. Mais vous échapper, vierge aux

lèvres d'ivoire, celà nous ne le pouvons pas. Nous rencontrerons toujours votre ombre sur une route mortellement pâle.

Dans ces villes, quelque part au milieu d'une masse de pierre effritée, on peut voir un socle en ruine, dernier reste d'une statue. Bien souvent nous avons passé par là, mais un soir enfin nous nous arrêtons. Pour le regarder ? Soudé à l'un des blocs de pierre qui gisent alentour, on remarque un pied aux doigts cassés. Sur le moment ce spectacle ne nous impressionne pas, mais une fois hors de la ville, une mélancolie sans raison, nous étreint...

Un jour, un jour, nous avons su comment cela (qui nous contient dans un regard) s'approche de nous et touche notre langue avec un son. Ainsi naît en nous la parole. Rare est l'homme qui sonde les abimes de son oreille. Qu'il soit muet comme les pierres ou semblable à un enfant aveugle à peine sorti du sein de sa mère, la parole du commencement de tout l'illumine comme elle illumine les constellations.

Mais en nous que la lumière n'éclaire qu'à moitié et qui ne pouvons reconnaitre aussitôt la véritable couleur de nos expériences, seule résonne la cloche ensevelie du pressentiment. Quelque chose dans ce socle délabré nous poursuit, ne nous lâche pas jusqu'au moment où nous entendons chuchotter : « Le jour de demain ne t'appartient pas. Il sera pour toi un jour de séparation et d'humiliation. Cela qui te lie à elle est indestructible, aussi n'y a-t-il pas un seul talon qui ne le piétine, une seule bouche qui ne le souille de ses crachats.

Nous retournons en ville. Il a plu. Le ciel avec ses grottes humides et ses bancs effilés est le fond d'un océan. D'un geyser froid au-delà de l'horizon jaillit la lumière qui permet à l'homme de voir. Notre route dans ce paysage inquiet, luit comme de l'écaille. Toute une foule d'images mouvantes, que ni la mémoire ni l'attention ne semblent retenir, s'élève du brouillard d'une rêverie et brille une seconde comme des éclairs dans le lointain. Et voilà que nous entendons un pas derrière nous. L'évidence absurde de ce pas frappe notre chaos de l'éclat d'une étoile soudaine. N'était-ce pas là précisément notre rêve ? Ne nous trainions-nous pas le long d'une route orientale, pieds-nus, dans une pous-

sière vermillon, et le ciel brûlant prenait la couleur de notre soif ? N'étions-nous pas couchés au seuil d'un couvent, le front contre la pierre pour donner à boire à nos cerveaux ? Ne frappions-nous pas à la porte ? N'écoutions-nous pas en retenant notre souffle, comme avec une troisième oreille, si au fond de ce monastère perdu dans les rochers, ne se faisait pas entendre un pas humain ?

Nous nous disons : « L'eau du savoir mène ce pas. Et la soif qu'elle éveille en nous, est encore plus impitoyable que celle que nous venons de souffrir. Cet homme qui marche derrière nous, peut périr mais son pas ne périra pas. Ce pas éclaire la nuit, il trace la ligne de feu qui traverse la création. Il passe au-delà de la poussière et de l'eau, du chaud et du froid, des cendres et du sang. Il frôle la mer et la mer devient de l'herbe; l'arbre l'entend et se change en nuage; la pierre à qui parvient son bruit, tend le cou comme un bœuf. Dans un vieillard il réveille l'enfant, dans un mur, un monde flottant d'algues, de colonnes de corail et de créatures. Il est une parole qui ne cache pas de parole plus profonde. Au dormeur il donne un rêve, au voyant une vision, à l'amant le bout de ses doigts chargés de caresses. Un vent où il ne marche pas, n'a pas de souffle, n'a pas d'aigle. Tout homme qui ne lui prête pas attention n'est qu'une chair vénéneuse coupée du corps de l'univers. (Car à l'oreille est révélée la vérité que l'œil reflète ou déforme). L'entendre apaise toute douleur. Nous ne pouvons plus haïr; il nous libère de toute contrainte. Qu'est-il donc sinon le secret que nous croyions perdu ? Ainsi marche l'amour. Ainsi l'esprit léger de l'amour effleure notre route. »

Nous arrivons en ville. C'est dimanche matin. Une semaine de fête vient de s'écouler. Un asphalte rongé couvert de confettis et de tâches de vomissure, transpire sous un jour pâle. Des décors de fête à demi brûlés, menacent de s'effondrer sur nous. Nous prenons une rue que d'ordinaire nous évitons et remarquons un attroupement sur le trottoir. Une jeune femme gît par terre évanouie. Elle porte une robe de soir en satin blanc. Ses cheveux lisses sont d'une couleur d'ambre pénétrante et maladive. Sa tête est presqu'entièrement enfouie dans les plis du manteau d'un agent de police

qui s'efforce de la relever. Les traits de son visage ne sont pas visibles. Une petite tâche de sang sur sa joue, seule trace de vie dans ce monde de cire transparente et de satin fièvreux, nous fait penser à une étoile au-dessus de la mer. Nous sentons confusément que cette tâche est un signe qui pourrait nous dévoiler l'impénétrable avenir. Un homme en qui nous reconnaissons un médecin, se penche sur elle et lui dit des paroles inconvenantes. Nous savons que celles-ci parviennent jusqu'à elle et qu'elles la salissent. Sa conscience maintenant semble lui revenir. Elle va lever la tête. Nous tâchons de nous frayer un chemin à travers les curieux pour venir à son aide, mais la foule se referme sur nous comme un mur. Nous nous battons mais déjà son nombre a doublé. Nous ne pouvons plus voir que le bord de la robe de satin blanc. Et soudain nous comprenons que cette forme, là, sur le trottoir, n'est qu'une apparence. Seule la tâche de sang est la réalité, est l'avenir. Et de cette tâche *son* visage, *son* regard vont jaillir, ont déjà jailli, et nous cherchent. Mais au même moment, nous sommes jetés par terre et assommés à coups de matraques par des agents de police. O vierge des ténèbres !

J'étais lié à une chaîne héréditaire de pasteurs protestants. Dans mon épine dorsale, vivait un démon qui de toutes ses forces cherchait à se libérer du nœud de l'individualité, pour sortir du fini. Mon écriture faisait penser à la grille d'une cellule de prisonnier, mais entre les barreaux de cette grille passait un grand vent. Bien sûr, j'avais tenté, moi aussi, de suivre le droit chemin de nos ancêtres. Sur ce chemin, ils avaient peiné des milliers d'années et leurs sources s'étaient taries, et leurs lacs s'étaient asséchés, et leurs paysages avaient été mutilés. J'avais longtemps marché dans cette voie, le regard baissé, car mes pas cherchaient à m'entrainer ailleurs. Je n'avais pas de lieu où reposer. L'horizon, de toutes parts, étreignait mon corps comme un étau de fer, et je préférais encore me passer de sommeil, plutôt que de gémir écrasé sous les noirs décombres du ciel ou les sabots des chevaux de la nuit. Longtemps, je m'étais placé à un niveau inférieur au mien. Je remâchais inlassablement mes paroles au lieu de les dire. Je jetais ma carcasse aux plus sales maladies. Je trainais mes talons

sur le trottoir, d'une démarche roide et oblique qui offensait les passants et sûrement, au fond de tout, offensait même le pavé. Je ne perdais pas une seule occasion d'épier le moindre de mes mouvements, mes plus anodins malaises, la nature des femmes qui m'attiraient. Sur mes gestes vides de sens, mes parents et mes proches, pleins de sens de leur conservation, se ruèrent pour emplir leur vide d'une interprétation illusoire. Et ces gestes les étouffaient comme la montée du lierre. Le seul moyen de s'en débarrasser était de m'arracher moi-même et de me jeter sur le tas.

Je me disais : « Peut-être que je suis déjà mort ? Peut-être le battement de mon cœur n'obéit-il plus qu'à l'habitude ? »

Je vis un homme se lever dès l'aube et se purifier à la source de la montagne, de l'absurdité et de l'infamie de l'existence. Je le vis secouer de ses talons comme de la poussière, la patrie, la religion, la beauté, la science, l'idéal, Dieu. Je le vis montrer les paumes de ses mains au soleil jusqu'à ce qu'une grande lumière se levât sur sa vie et que son sang noir criât :

— Je suis le feu.

Jusqu'à ce que son corps hissé sur une épaule de l'espace, criât :

— Je suis le fils du feu.

Jusqu'à ce que son être, planant les ailes grandes ouvertes, jubilât :

— Je suis le feu, le feu, le feu, le feu, le feu, le feu, le feu, le feu...

Après cela, je vis ce même homme s'écrouler comme un édifice qu'abandonne la force nocturne de ses assises, et enfin se raidir dans les cordes de la mort.

Mais trois jours plus tard il ressuscita, et c'était un coup de vent qui me jeta à terre avec ces paroles :

— De ma bouche amère de mort a surgi le corps nouveau de mon âme. Il monte le sentier du matin. Mais toi, tu ne le vois pas car ton cœur reste lourd. Il est un ciel vert de mars qui passe très haut au-dessus de ta tête.

Je n'en pouvais douter après cela : mon aveuglement l'avait assassiné. Dix ans passèrent avant que la pluie ne m'apprit à murmurer : Marie.

La peur parla ainsi :

— Tu fixeras ta demeure loin des origines. Tu n'espèreras plus en la source. Et tu puiseras dans le démon de toi-même, ta connaissance. Tu n'écouteras pas la marche du fleuve, car je suis l'instant pétrifiant où se divulgue le secret. Tu n'écouteras pas le murmure du roseau mais seulement la sonnette de pierre du serpent. Je suis en toi le frémissement de la voyance. Tu croiras à la mort. Tout ce que touche la main d'un mort se réveille en sursaut et laisse transparaitre le plus profond de soi. Tu marcheras sur des miroirs; d'abîmes plus profonds il n'en est pas. Je suis le sang sur la neige, — pourquoi celui qui m'aperçoit ne peut-il passer outre ?

Une fois encore, je sus échapper à la peur et deviner ce qu'elle n'avait pas osé dire : « Tu n'aimeras jamais car c'est moi qui suis le fil de tes métamorphoses. » Je m'approchais tellement de la nature même du secret, qu'il me marqua d'un signe de croix.

Je me trouvais un matin de bonne heure sur une mince plage de sable, aux pieds d'une falaise escarpée. Le jour s'était déjà levé sur la mer, mais la falaise se dressait encore dans l'ombre. J'étais indifférent à tout. A cette heure, rien ne m'avertissait encore qu'allait surgir l'instant qui, du fond des années, me révélerait mon âme.

A demi somnolent, sous un voile tissé de rumeurs et de maintes lueurs, j'étais assis devant la mer lorsque dans un choc — comme si mon sang soudain se cabrait devant ce qu'il avait vu — je repris conscience. L'ambre de cette vague n'était-il pas *sa* couleur ? L'ambre laiteux de cette seule vague entre tant d'autres, de cette vague maintenant déjà disparu, n'était-il pas *sa* couleur en moi, innée en moi ? Et, à cette même seconde, une certitude suprême se fraya un chemin au tréfond de mon cœur. Je ne *l'*avais pas connue dans ma vie malheureuse. Jamais je ne *la* rencontrerai. Et si je m'obstinais à vivre, c'était seulement parce que je ne *l'*avais pas connue et que je n'avais pas expiré entre ses bras.

Mais, en même temps, j'entendais une autre voix. Elle disait :

— Tu cherches à fuir l'enlassement de la nostalgie. Un de tes talons s'est déjà laissé prendre au piège de l'orgueil. Sois heureux d'avoir vu la vague qui porte en elle la grâce du silence.

Mais je criais :

— Non, je suis bien perdu. Ne vois-tu pas que de vivre me tue et que j'étouffe de respirer. Ne sens-tu pas qu'à chaque vague qui se brise là-bas, se brise mon cœur ?

Je m'enfonçais dans la mer pour la souiller de mon cadavre. Quand l'eau me vint au-dessus des yeux, je perçus alors ces paroles :

— Celle qui tu cherches est dans la nuit.

Et il me sembla que cette phrase était chuchottée au milieu d'une révolution mondiale. Tandis que d'un trou très proche montait le cri rauque d'une horrible agonie.

Rien n'est dit, tout est laissé à entendre. L'homme longe un étroit sentier au bord d'un précipice. Et quand il a atteint les frontières de son monde, il cherche comment vivre dans la région de la mort. Sous le regard des dieux et des démons, il se change en une colonne d'amour. Un long nuage de cristal se balance sur le miroir d'un glacier. L'homme apprend dans l'instant du symbole que le mystère vit en lui et qu'il l'attend.

L'enfant aveugle avait pour père un passant. L'eau qui passe est l'esprit. Le monde qui passe est porté par l'eau; le monde éternel par l'esprit.

Une vierge s'étend comme l'eau. Elle s'étend sous la forme de son corps, comme un ruisseau froid sous les prés et les pentes. Elle est l'esprit. Sa fleur, le nénuphar, la soulève de l'abîme vers le jour; le poisson est son geste dans la nuit; le héron son témoin auprès du feu. Elle est l'eau qui attend dans la vallée. Le feu appelle l'eau et l'eau se lève et le suit.

Puis, douze constellations viennent la frapper au plus obscur de son corps qui gonfle dans l'océan de l'esprit comme une vague flamboyante s'élançant par delà l'horizon.

La mère avait quatorze ans quand elle mit l'enfant au monde et mourut. Elle était fille de ferme. Quand elle sentit l'enfant tressaillir dans son sein, elle dit :

— Il veut trouver son nom.

Elle voulut s'en aller.

— Où ?

— A la ville.

Elle prit le sentier menant à la montagne.

— Quelle ville ?

— La ville n'a pas de nom.

Comme on s'étonnait, elle expliqua :

— La ville n'a pas de nom, mais chaque être y trouve son nom.

On l'enferma dans une chambre sous les combles. La nuit venue, le fermier vint lui porter de la nourriture. Elle ne la toucha pas et dit :

— Le ciel se penche, il va neiger.

Le fermier pâlit; le mois était avril; les semailles sortaient de la terre.

— Les morts savent tout.

Le fermier se signa. Elle ferma les yeux:

— Mon cœur se brise.

Le fermier fit un pas vers la fenêtre ouverte qui donnait sur une étoile. Quand il eut quitté la chambre et tourné la clef dans la serrure, il entendit aboyer le chien de garde. Il entra dans la cour où gisait une masse plus étrange que les ombres de la nuit. C'était le corps brisé de la malheureuse, broyé au sol. Il l'appela par son nom. Elle sourit en mourant. L'enfant s'échappa de ses entrailles, il respirait. Une horloge, au loin, sonnait minuit.

Quand l'homme eut quitté la chambre et tourné la clef dans la serrure, elle entendit une voix qui disait:

— Avec le dernier hôte, le monde s'en est allé.

Elle appela l'enfant enfoui dans son sein. Elle posa la main là où s'annonçait la vie. Elle sentait son corps creux et humide comme un caveau. Une horrible obscurité s'abattit sur ses yeux : un talon lourd de tout le poids des ténèbres. Un cri s'étrangla dans sa gorge. Mais, de la cour, se leva un aboiement long et lugubre et aussitôt elle sut que le chien avait pris sur lui son cri d'angoisse et que ni son enfant ni elle ne pouvaient mourir. La raideur de la mort se relâcha dans sa chair et ses os. Elle entendit à nouveau la voix qui lui avait parlé, mais c'était une grande voix, née d'une multitude de bouches, qui roulait comme un fleuve, — et elle se tenait debout dans ses eaux caressantes. Cette grande voix, la mort même ne pouvait l'arrêter:

— Dès maintenant un monde nouveau t'est donné.

Elle appela l'enfant et il répondit :

— Me voici.

Il se tenait debout sur la première marche d'un escalier de pierre qui descendait. L'obscurité terrestre enveloppait son corps; la lumière d'une étoile éclairait son visage. Il fit signe à sa mère et dit :

— L'étoile veille dans les profondeurs.

A long pas, il descendit. Et elle le suivit. Chaque marche, sous ses pieds hésitants, lui annonçait par des signes mystérieux gravés dans sa pierre, le sens du monde qu'elle laissait derrière elle. Et le sens de ces signes lui était aussi familier et nécessaire que l'air jadis à ses poumons. L'évidence de sa vie, maintenant elle la voyait écrite. Une fois encore, elle vivait sa vie. mais ce n'était plus un délire incompréhensible; elle était rendue à la grande clarté du texte originel. Elle descendait de marche en marche, de signe en signe, et chacun de ses pas était réglé par un rythme silencieux aux confins de la musique.

Son enfance recommençait. Elle entendait la voix de son père. Et, à la même heure, elle se voyait assise au milieu des siens, sous la lampe. Aucun d'eux ne parlait. Leurs mouvements étaient lents et rares. L'œil de la lampe engendrait leurs formes vivantes. Ils étaient assis là comme une vision de l'œil de la lampe. Ils étaient assis enveloppés de leurs pensées et de leurs gestes, comme un arbre, sous l'œil du jour, vivant dans la quiétude de sa saison et l'élan de sa sève. L'un d'eux leva la tête, il regardait ailleurs. L'âme de son regard errait en somnambule, au delà de la fenêtre au delà du temps, proie d'un enchantement sans fin. Le plafond avec son cercle de lumière, planait au-dessus de lui, comme un lointain continent de forêts brunes et de lacs endormis sur les pentes de la révélation. Trois simples paroles émergeaient à sa mémoire, odorantes comme le pelage d'un chevreuil au printemps ou la peau d'une jeune femme qui porte, sur son épaule, toute la mélancolie des générations. Immobile, le rêve d'ambre s'inscrivit dans l'ovale de la table. Mais lui, le rêveur, n'était ni la vue, ni l'odorat, ni même la mémoire; il était le silence hors de l'espace et du temps.

Le vieillard parla. Une main passa sur des yeux ; l'hiver passa sur des champs verdoyants. Une ride aus-

tère s'effaça dans la lueur du front en signe de miséricorde; il neigeait.

— Le dernier-né de cette famille était un enfant débile. Sa mère le posa sur une chaise d'enfant sous le tilleul. Il laissa errer ses doigts sur les boules colorées comme pour faire de la musique. Une fois, le cadavre d'un merle tomba de l'arbre sur sa chaise. Nous regardions le petit jouer en riant avec l'oiseau mort. Peu après, il était transporté, agonisant, à l'hôpital. Ainsi vont les jeux de la vie et de la mort.

Celle qui était vêtue du lin de l'âme, alla plus loin :

— J'ai vu que l'eau coule vers Dieu.

Mais son enfant savait qu'il ne lui serait pas épargné de venir au monde.

Les marches blanchissaient à la lumière qui montait des profondeurs. A chaque marche qu'elle descendait, d'autres signes venaient à sa rencontre. Un âpre vent flagellait sa peau. Elle se tenait penchée en avant, ses mains engourdies serrées entre les genoux. La salive et le sable maculaient sa face. Le bruit de tonnerre de l'eau hurlait à ses oreilles. Une vague bondit, l'entraina, le renversa, pour ensuite l'abandonner. Elle sentait qu'elle n'était pas morte. Son dos brisé s'enfonçait dans le sol. Elle s'efforça désespérément d'ouvrir les yeux pour voir encore et elle se retrouva au pied d'un mur appuyé contre le ciel. Une crampe atroce qui mordait ses entrailles la séparait, seule, de la mort Une porte s'ouvrit et se ferma. Les eaux de l'enfantement jaillirent et coulèrent le long de ses jambes. Le froid de la fin s'empara d'elle. Mais un oiseau éleva la voix et l'horreur du monde fut clouée au sol, enchaînée.

L'enfant parlait par la voix de l'oiseau:

— Le souffle de mon univers est la joie.

De toutes parts, l'abîme céda. Un ciel nouveau s'étendait au dessus de sa tête; une terre nouvelle sous ses pieds.

L'esprit de l'eau s'était enfin réveillé de sa longue torpeur. Maintenant il voyait. Un monde nouveau émergeait de l'ombre.

L'œil de l'eau brille; sa flamme c'est la vie, son regard le salut et sa vision, illuminant le vide, crée le monde.

Celle qui avait suivi l'appel de l'oiseau, savait que

l'œil de l'eau, la lumière du monde, était aussi l'œil de son enfant. Elle savait que le corps de son enfant était le corps de la création.

De sa main étendue sur la mer, elle touchait l'azur qui voile l'éternité. Elle appelait les montagnes, elle les rassemblait à ses pieds comme un troupeau d'animaux antiques. Elle reposait dans le sourire miroitant de la vallée. Comme le plus humble des brins d'herbe, elle était attentive à la voix claire de l'enfant chantant au-dessus des grandes orgues des torrents.

Mais la poussière ne l'avait pas encore oubliée. Un souffle de désespoir humain, errant dans la nuit, visita la mourante dans la cour de la ferme. Elle entendit un pas hésitant sur les cailloux, au rythme de son cœur qui s'éteignait. Elle pensait :

— Le monde meurt avec moi.

Et elle enfonçait ses ongles dans sa chair pour forcer son cœur à battre jusqu'à l'instant où naitrait son enfant.

Un homme se pencha sur son corps. A l'approche impure, son sein se contracta sous le poids de la malédiction. Un épais nuage de fumée et de suie descendait sur le monde. La mer se caillait. Une glu jaunâtre couvrait les ruisseaux. Les collines s'étendaient dans la peine comme des agneaux couchés à terre, les pattes liées. Un oiseau s'abattit sur un rocher, en crachant sa vie avec son sang. Les quatre vents de l'horizon poussèrent en tempête et enroulèrent une immense nuée chaotique de suie. Des siècles entiers, la fumée régna sur le monde et le monde était pareil à un lépreux accroupi sur son fumier. Jusqu'à l'heure où une giroflée sortit de la carcasse de l'oiseau. La fleur respirait. Rassurée, une vague lueur d'aube parla à voix basse. Un frémissement parcourut toute l'étendue de la mer. Les montagnes redressèrent leurs échines. Et les lambeaux de la fumée en déroute, criaient comme des vautours, se déchiraient et s'entre-dévoraient.

Mais le monde délivré était aveugle.

La création était endormie sous la couronne des douze constellations. Ne la réveille pas car la nuit vient d'atteindre au silence suprême : minuit !

Une ville se dressait aux pieds d'un arbre. Deux enceintes la cernaient et tout autour c'était la plaine de

l'unité de la vie et de la mort. La visionnaire voyait que l'enceinte extérieure, sans portes et sans issues, était faite de cendres et chaque grain de cendre était une créature périssable qui tournait ses yeux vers le cœur de la ville. Elle voyait aussi que la seconde enceinte, avec ses dix portes étroites, était faite de la transparence de la topaze et cette transparence c'était les êtres impérissables qui tournaient leurs yeux vers le cœur de la ville.

Elle mit le pied sur la plaine de l'unité de la vie et de la mort, toucha de ses doigts les lèvres des constellations, fixa son regard au cœur de la ville; et elle vit une grande lumière. Et cette lumière était le feu, et le feu était l'azur, et l'azur était la nuit, et la nuit était l'éternité, et l'éternité c'était la neige. Elle ferma les yeux afin de se rendre obscure, offerte au souffle de la révélation. Et dans les derniers cinq coups de l'horloge qui sonnait minuit, elle entendit cinq grandes lois :

la loi du feu
la loi de l'azur
la loi de la nuit
la loi de l'éternité
la loi de la neige

Et quand le nom de son enfant lui eut été ainsi dévoilé, elle entendit enfin l'appel de la mort.

Elle se tenait debout près de son propre corps inerte Les ténèbres fermaient leur voûte au-dessus d'elle. La mort lui parla d'un ton familier :

— J'ai tenu toutes mes promesses. Tu as été témoin de ma générosité; je ne me suis montrée avare. Faisons le silence sur tout le passé. La terre se réchauffe à nos souvenirs. Nulle couronne de fleurs ne saurait me cacher. Ni le commencement ni la fin ne m'appartiennent Mais toutes les formes m'appellent tôt ou tard. Vois, là-bas, cet arbre obscur avec ses bras levés. Tout ce qui passe dans le temps, m'attend.

Elle garda le silence de la béatitude. Alors la mort changea de ton :

— Rien n'émerge à la surface que ce qui est appelé: Que le milieu repose en paix entre les extrêmes. Une œuvre qu'ensevelit l'oubli, grandit celui qui l'a créée. Pas une page qui n'ait été écrite, pas une page qui n'ait

été déchirée. Je ne m'oppose pas aux puissances. Je suis fidèle. Entre elles et moi, pourquoi choisir ?

Chaque goutte de sang appartient au ciel. Chaque souffle est une aile. Voici ta dépouille : tes yeux sont éteints mais tu es la vue; ta langue est muette mais tu es la parole; ta poitrine est froide mais tu es le lait. Tes bras et tes mains gisent immobiles mais tu es le geste. Hors de ta chair et de tes os, tu es le corps.

La mort plia le genou et l'adora :

— Je sais qui tu portes mais mon haleine est trop lourde pour le nommer; ma main ne saurait le toucher et il ne m'a pas été donné un cœur digne de le comprendre.

La mort appela et aussitôt surgit une cohorte d'esprits putrides. Mais d'un geste hautain, celle qui avait vaincu la mer, les dispersa. Elle évoqua la vie de son enfant; délivré de ses entrailles, il respirait. Et les traits du visage de la mère se fondirent dans ceux de l'enfant.

Hendrik CRAMER.

(Traduit du hollandais par Arthur Adamov)

Requiem

Au loin, elle avance dans le calme un peu charnu de l'été,
parée de la robe dure des morts;
elle se retourne avec un sourire sans haleine
et sa famille la salue, les yeux fermés par les poussières de la route,
serrée contre le dernier archipel humain à demi-gelé dans le crépuscule.

Elle avance si douce dans la rêverie qui l'accable,
les mains vides et serrées comme un trésor à jamais disparu;
elle profite de la route parfumée des dernières herbes de la terre
et les oiseaux luttent en vain contre le premier gel de leurs ailes.

Devant elle c'est le porche de l'ombre et le fleuve souterrain
et la barque de bois précieux et millénaire;
c'est une houle bienheureuse qui l'accompagne
et les rames sont plus frêles que ses bras.
Elle approche, la robe ridée par le vent comme de l'eau
les cheveux dénoués et froids;
elle se retourne vers les naissantes ornières de brume
et le visage du soleil se plisse dans sa sieste d'argent.

Et ses pas se lèvent comme des bêtes et l'appellent vers la terre,
c'est une meute impossible à caresser qui tourne autour d'elle
et la tire et sa robe est déjà en haillons et elle est nue
malgré le lourd vêtement de ténèbres qui l'écrase
et ce parfum de rose qu'elle n'avait jamais soupçonné l'accompagne
comme une amie fidèle.

Et le grand réveil de la nuit commence sous l'astre du porche
qui s'éloigne lentement.

Vous êtes là avec un sourire gênant comme une fleur d'hiver
dans les ruines d'azur où l'on voit la chair même de l'aube
— on ne sait si elle est déjà morte tant le vent hurle en elle —

Je vois mal votre visage dans le lever de la pleine terre
et votre ombre est déjà percée par la flèche qui ne vibre plus.

N'ayez crainte, la Grande Main ne peut encore vous atteindre;
vous êtes sur les hauts plateaux haletants où les caravanes sont rares
et les puits inutiles.
L'aurore s'est fanée en vous,
autour de votre corps sans défense le marbre des pas s'élève.

Je ne sais plus de quel manteau vous envelopper
car les cieux de la dernière heure vont passer
surpris par votre sommeil et par votre silence
qui atteint même les vivants de midi.

Ce sera le Grand Froid, la horde des nuits affamées
et le paysage enfin sortira de la terre lentement
pour vous aider à mourir
avec ses forêts de pierre sans mémoire et ses granits chantant
dans leur aurore;
il se penchera sur vous comme un visage malade, plein de désirs.

Ne laissez pas tomber ses mains sur vos flancs comme des haches
car il veut vous abattre comme un arbre qui a trop de racines
sur son argile dérobé.

Ne dites rien,
vous aurez enfin votre royaume de la mer aux digues paisibles
quand votre dieu vous parlera du fond de ses temples de neige
aux aigles fidèles,
les pieds déjà liés par vos mains libres de soleil et de printemps.

Voici son corps tout imprégné de nuit, une fabuleuse robe bleue
qui déjà dérobe les hanches, ne laisse plus voir le balancement des pieds
seulement les bras comme une ancre fidèle sur la poitrine.
Rien ne pourra plus déchirer cette longue tunique encore pâle
fièvreusement tissée autour de la chair de départ;
c'est le corps délivré qui s'enlise peu à peu dans cette gangue étoilée.

On voit encore l'ombre des cheveux déjà prêts à être filés
et les paupières ténébreuses et la haute coiffure
dont les ailes ne peuvent battre mais déjà pleine de murmures.

Vous avez attiré le soir en vous,
il est la Grande Veine qui vous abreuve
haute déesse de l'aube aux mains glacées
dont on ne peut savoir sous quelle cendre est le réveil.

Me voici seul comme une colonne sans temple,
aux pieds de la nuit dont le fleuve ne s'est point tari.

A chaque porte de la ville vous étiez déjà partie,
si pressée de rattraper votre mort perdue
les forêts étaient couvertes de vos traces comme des flaques

après la pluie
et l'écho ne pouvait quitter votre voix dans les vallées sonores.

Tout m'appelait en vous et l'arbre était même soucieux de votre ombre
et le rêve de ses racines était en vous.

Mais vous ne vous êtes jamais retournée comme une bête qu'on attelle
pour voir enfin le vrai visage de votre Dieu
qui se levait au seuil de la ville interdite

Avoir oublié la vie dans ce simple regard,
une grande gifle d'azur et la blanche principauté réduite en cendre,
O Dieu de la Corde et du Gazon léger.
On ne pouvait jamais assez dépouiller le corps de tout son lierre;
l'orphée était déjà là, la harpe aux cordes si tendues
qu'aucun son ne pouvait en sortir;
elle était plus petite que de coutume, ses rêves l'avaient amoindri,
l'orphée aux lèvres chantantes comme une abeille
autour d'un arbre en fleur.

Tout est Dieu maintenant; le ciel entre à larges ondées
et la Rue s'avance avec ses naseaux de brume.
Déjà c'est la caverne, le hurlement de la bête
dans l'or des fourrures,
la main qui salue la venue des rochers.
O Seigneur tempéré, personne ne peut t'appeler sans Visage.

Déjà les ruminants s'éveillent dans l'œuf d'ombre qui éclate
afin de mieux dissimuler le grand partage :
à toi, le cœur arrêté en plein miracle et qui battait depuis la naissance
pour l'orphée qui se balance sur un pied,
à toi, la foi pour la colombe affamée de la dernière heure,

à toi, les hanches mal sonnantes et la cage aux oiseaux vidés...

C'est l'étouffement des couronnes démesurées, la peste aux yeux bridés,
la hautaine Pompeï qui s'élève toute légère de ruines solaires
et le chariot du salut aux frais grelots
et la houle des dieux sans mystère

Voilà que la Grande Gerbe est déjà liée, toute sifflante,
et c'est l'orphée aux manches relevées qui la portent
vers la divine Prairie qui s'étage à perte de nues.

Le paysage fond dans les yeux et la route est sauvage;
elle se dérobe sous une forêt dans sa verte embolie,
elle dérange des lacs dans les fondrières de l'aube
et puis elle se traine aux pieds comme un chienne malade et dérangée.

A chaque carrefour, un manteau d'herbe est prêt;
il se pose aisément sur les épaules du mort;
le battement de la blessure s'affaiblit, le tremblement s'éloigne.

et le passager secoue déjà sa bouche écumeuse
sous le mors qui tire en vain.

Ce n'est pas un arbre aux feuilles vivantes
et le fleuve est déjà pris dans le marbre
et la neige est comme un salpêtre dans le ciel
où l'on distingue le fond impur et les lézardes irréparables.

Le mort est étendu comme une racine dans le plein vent,
le passager de la terre sans terre:

« le lait de mes parents n'arrivent pas jusqu'à moi »

soupire-t-il et il sourit doucement à la Mort
qui gravit pour lui son premier calvaire.
« je te suivrai partout pour que tu sois sans défaillance
« car l'aube est en toi comme une sève malade qui te ronge,
« tu as besoin de toute ma faim pour t'éblouir ».

Et celui qui vient enfin de se perdre à tout jamais
dans la grande hantise de la nuit repart,
l'immense fleur de clous et de lance sur sa poitrine;

comme une taupe, à coup de dents et d'ongles il creusa
la grande Chine du sommeil toute parfumée de terre.

Jean CAYROL.

L'Homme contre le Partisan [1]

Le principal attrait des dictatures totalitaires et de leurs enseignements réside sans aucun doute pour une grande partie du public dans ce qu'on appelle leur « jeunesse ». Ces formes d'état et les doctrines qui leur sont propres ont en fait le droit de se qualifier de jeunes, non pas seulement parce que leur origine et leur apparition sont de date récente. Un certain élan vital, un certain dynamisme qu'elles possèdent, même s'ils sont quelque peu forcés et surajoutés répondent au moins extérieurement à une attitude spécifique de la jeunesse. Son manque de maturité, l'impossibilité où elle se trouve d'avoir pu faire encore des expériences valables, lui font prendre en présence de la plupart des problèmes de la vie, une attitude aussi intrépide qu'irréfléchie. Ceux qui ne se sont pas encore heurtés à la dureté des choses et des lois, qui n'ont pas vu à leur contact s'émousser leurs propres angles, ceux-là sont portés à sous-estimer les résistances extérieures et même tentés d'en nier l'existence. En face des progrès moraux et des conquêtes dans le domaine de la civilisation qu'a réalisées jusqu'ici l'effort humain, (en dépit des apparences parfois contraires de l'heure actuelle), le fanatisme politique semble un état enfantin de l'évolution de l'humanité; mais il ne faut pas oublier que c'est justement dans les maladies infantiles que les rechutes sont les plus dangereuses, et que ces maladies peuvent être mortelles si elles atteignent des adultes.

En tout cas, vis à vis des lois de l'esprit et de l'humanité le fanatisme représente un symptôme d'absence de maturité, un stade non encore adulte. Ce n'est pas par hasard que c'est sur les hommes jeunes qu'il agit le plus profondément, et aussi sur les masses non encore émancipées, c'est à dire jeunes par rapport à

---

(1) Extrait d'un ouvrage à paraître en octobre chez Grasset.

l'esprit et à la connaissance. Dans cette constatation n'est inclus aucun jugement de valeur sur la jeunesse et la masse; c'est la simple mise en lumière d'un fait dont la responsabilité remonte encore plus à la fatalité naturelle qu'à des méthodes fausses d'éducation, aux insuffisances de l'ordre social et à un certain échec de l'esprit devant ses tâches essentielles. Il est certain, que pour la plupart des jeunes, et pour les masses dans leur ensemble, il est presque impossible pour des raisons biologiques, pourrait-on dire de se comporter autrement qu'ils ne le font vis à vis de la politique. La jeunesse ne peut réagir devant ses formules et ses exigences politiciennes que sentimentalement et « fanatiquement ». L'esprit court aujourd'hui le danger d'être séparé et isolé de deux des objets principaux, de deux des domaines les plus naturels de ses efforts; la jeunesse et les masses. Dans ce cas la base de son action en serait intolérablement restreinte et son œuvre perdrait son caractère profond de continuité.

Constater un pareil état de choses ne veut pas dire simplement s'y résigner. Reconnaitre les forces qui s'opposent aujourd'hui d'une façon tragique — et contre leur propre intérêt — à la mission de l'esprit, cela d'ailleurs plutôt par simple force d'inertie que « consciemment », ne veut nullement dire qu'on abdique devant elles. Pourtant les difficultés sont ici presque insurmontables. Une évolution depuis longtemps contraire à l'esprit rend le renversement de ces tendances presque impossible. Tout le développement des derniers temps — il date même de près d'un siècle et demi, — a contribué à éloigner l'homme des véritables richesses de la vie, à le rendre insensible à tout appel qui lui parvienne d'autres sphères que celles de la propagande la plus bruyante, de la réclame la plus tapageuse, de la mentalité la plus grossièrement utilitaire et des formes les plus délirantes de la réalité quotidienne. On a habitué l'homme à se servir de fausse monnaie, à adorer de faux dieux, l'or véritable, les vrais dieux lui sont devenus étrangers, il ne les connait plus. Si l'on voulait ne considérer la question qu'au point de vue de la statistique pure, si l'on voulait témoigner à la loi des grands nombres la même aveugle confiance que ses adorateurs ordinaires, on peut être

certain qu'une impressionnante majorité des hommes d'aujourd'hui, libres de choisir entre les slogans des partisans et la parole des esprits libres, se déclareraient en faveur des premiers, ne fût-ce que parce qu'ils représentent le moindre effort, parce qu'il est plus commode d'être dispensé de décisions et de responsabilités personnelles, et aussi parce qu'ils ont déjà dans une large mesure perdu la faculté de juger, ou que cette faculté, simplement par suite de leur éducation et leur formation intellectuelle n'a pu leur être transmise.

Il est facile de s'indigner du rôle prépondérant que tient de plus en plus la masse, le troupeau, dans l'évolution de l'humanité moderne : on est certain, dans ce cas, de s'assurer la faveur d'une vaniteuse « élite » ; il est plus facile encore d'en tirer cette orgueilleuse conclusion que pour échapper pour son propre compte à ce commun destin, il faut se tenir à l'écart, s'isoler, se désolidariser de la foule. La vie de tous les jours, surtout celle des grandes villes, prend aujourd'hui un caractère spécifiquement collectif, grégaire; les forces de l'âme et du caractère s'affaiblissent, les relations des hommes entre eux prennent un caractère mécanique, elles se réduisent à des intérêts purement matériels : bref, tous les problèmes de la vie sont abordés d'un côté purement matérialiste. Mais cet état de choses n'est pas uniquement l'effet d'une doctrine collective, il existait avant qu'elle eut pris naissance, et elle n'a pris naissance que parce qu'il était déjà établi. Il a été le résultat inévitable d'une organisation économique et sociale qui a obligatoirement créé cette morale collective, que nous aurions tout lieu d'appeler plutôt « amoralité collective », on en a peut-être sans l'avoir voulu expressément, prévu les funestes conséquences. Au point où l'on en est, ce serait d'un symbolisme par trop facile que de rappeler pour l'appliquer à l'histoire de l'homme et de la machine, la ballade de l'Apprenti-sorcier .Dans cette évolution fatale, aucun retour en arrière n'est possible. La destruction des machines est une utopie (bien que l'on ne puisse s'empêcher de reconnaître la valeur prophétique de l'instinct qui excita en son temps, la rage des ouvriers et des manœuvres que l'on traitait d'arriérés contre ces monstres compliqués).

Si pourtant à cette haine contre les machines on oppose le besoin de les exalter, de les adorer et si l'on tente de faire de l'artiste — en lui suggérant de chanter la « poésie de la machine » — le complice d'un culte profondément trompeur de Moloch, il est temps de crier : halte ! Les primitifs révéraient comme des dieux les forces déchaînées de la nature ou les bêtes meurtrières de la jungle, ils se prosternaient dans la poussière devant elles, parce qu'ils reconnaissaient en elles, avec terreur, les forces toutes puissantes et implacables devant lesquelles toute force humaine est réduite à néant : est-ce ainsi que la machine doit être louée et adorée, faut-il qu'elle soit l'idole d'un nouvel et impitoyable esclavage ? On prétend que l'homme l'a domptée, ou va la dompter, que d'une force hostile il va faire la servante dévouée qui le délivrera enfin de la « malédiction » d'Adam. Qui oserait le croire ? « La machine délivrera l'homme de la contrainte du travail » ou même de l'exploitation de l'homme par l'homme : il est dommage que cette prophétie rappelle un titre de livre qu'il fallait prendre aussi au pied de la lettre et auquel on a eu depuis quelques raisons de penser avec une ironique amertume : « L'aviation tuera la guerre... »

Il n'est que trop naturel que dans sa détresse l'homme cherche à faire de nécessité vertu; mais finalement il se ment à lui-même, s'il s'obstine à fermer convulsivement les yeux devant certaines réalités et leurs conséquences. La rédemption de l'homme par la machine ne nous semble s'être effectuée ni par les méthodes américaines de prospérité fictive, ni par celles d'une conquête par la classe ouvrière des moyens de production, sur le modèle russe. Et pourtant on est pris de vertige si l'on pense avec quel succès les profiteurs de la déification des machines — aussi bien les ultra-capitalistes que les ultra-socialistes — ont pu persuader les masses que l'esclavage est la liberté et que ce qui est contre nature est naturel. Seuls, ceux qui n'ont jamais travaillé à la chaîne, qui ne se sont jamais trouvés devant une machine, peuvent prétendre qu'il y ait là aussi, ou même là surtout, quelque trace de « joie au travail », ou qu'un quelconque idéal, fût-ce l'idéal grossièrement matériel des Américains : « A chacun son auto », ou l'idéal moins terre à terre des

Russes : « Tout pour le Plan », puisse donner à ce genre de besogne un sens élevé, un noble élan. Dans la mesure même où le système capitaliste absolu ou le soi-disant socialisme absolu sont hors d'état — ou n'ont pas le désir — de rendre acceptable, sinon attrayant, par la compensation réelle d'un juste salaire et d'une organisation des loisirs dignes d'êtres humains, ce travail et ses méthodes inévitablement dégradantes, ils ont intérêt à créer un mythe de la machine qui serve à voiler une réalité néfaste. Ils n'hésitent devant aucun moyen pour arriver à leurs fins. En littérature ils ont inventé la touchante histoire de l'ascension sociale d'un individu dont l'honnêteté, l'activité, le sens d'une prétendue initiative et autres vertus ont attiré sur lui l'attention de ses supérieurs. Grâce à leur appui il pourra gravir les échelons qui lui permettront d'atteindre (dans un état capitaliste) à son tour à la situation de « patron ». Dans un état communiste, nous assisterons à la réussite d'un idéaliste plein d'abnégation et conscient de son devoir révolutionnaire. Cette pauvre littérature correspond dans le domaine pratique à certains systèmes de primes dont l'attrait moral s'accompagne d'avantages matériels, par exemple l'affichage des noms des « bons » et des « mauvais ouvriers ». On ne peut pas témoigner à l'homme un plus profond mépris qu'en alternant ainsi le sucre et le fouet.

Toutes ces méthodes visent expressement à un profit matériel, à une augmentation du rendement. Elles considèrent l'homme comme un moyen et non comme une fin, et partent du principe qu'il est plus facile de le river à la « chaîne » si l'on réussit à lui faire oublier sa qualité d'homme, sa vie intérieure, sa valeur propre et le sens de ce qu'il fait et ne fait pas. Il s'agit de ne pas permettre à l'individu de prendre conscience de soi-même en tant qu'individu. Tous les moyens sont bons qui créent un état d'ivresse, d'étourdissement, de « vertige des masses ». Aussi voit-on clairement l'intérêt qu'ont certaines puissances à séparer à tout prix l'intelligence et les masses, soit par la violence: expulsion, emprisonnement, interdiction, censure, soit par la démagogie, en clouant au pilori comme une sorte de cynique égoïste ou même d'« ennemi du peuple » tous ceux qui par leurs propres voies sont arrivés à

des conclusions qui ne correspondant pas toujours aux opportunes doctrines officielles et pouvaient léser les intérêts de ceux qui veulent réduire les masses à la servitude. Tout est mis en œuvre pour flatter l'homme moderne, le persuader des magnifiques progrès qu'on a réalisés en construisant des avions, en inventant la psychoanalyse, en organisant de colossales manifestations de masses, tout est bon pour l'empêcher de penser réellement à soi-même. Ce n'est pas en vain que le bruit sous toutes ses formes est devenu le valable symbole de notre temps : beaucoup déjà ne peuvent plus s'en passer; qu'il s'agisse du bruit de la rue, des appareils de T. S. F., des gramophones, des terrains de sport, des réunions publiques : tout est bon pour couvrir cette voix profonde, qui pourrait bien être celle de la conscience.

Les dictatures totalitaires, grâce à leur stricte organisation, grâce à leurs méthodes vigoureuses pour imposer aux peuples une mentalité uniforme de masses, peuvent avoir recours à l'occasion aux moyens les plus grossiers. Elles sont assez fortes pour tenir les masses en haleine, en perpétuel état de mobilisation. Parfois aussi elles se servent de moyens plus indirects, plus raffinés pour rendre l'homme étranger à lui-même; lui faire oublier les forces qui le constituent. Le sport joue son rôle dans cette affaire, non le sport digne d'éloges qui est à soi-même son propre but, mais le sport envisagé comme spectacle sensationnel et excitation nerveuse, avec ses dizaines de milliers de spectateurs qui s'écrasent dans les tribunes et réagissent tous ensemble de la même façon à chaque phase de la compétition; le cinéma aussi, avec ses mensonges perfides au sujet de la vie, ses rêveuses aspirations, son succédané d'idéal; la dactylo qui épouse son patron; le type extraordinairement populaire et attrayant du millionnaire fils de ses œuvres, qui commence « pauvrement, mais proprement » et reste propre dans la richesse; ou encore le journal avec ses millions de lecteurs, ses faits divers sensationnels, que ces millions de lecteurs dévorent avec la même avidité. L'opinion publique ne peut plus se former ni réagir devant certains faits de la vie, l'attitude devant la vie elle-même est déformée et pervertie par ces diverses causes dont il ne faut pas sous-estimer l'importance.

Transposée en politique, cette déformation a contribué de façon décisive à la création des systèmes totalitaires, comme à l'attitude privée irréfléchie et sans noblesse qui a été adoptée en face de cette politique ; un grand vide, conséquence naturelle de la suppression de Dieu dans l'univers, a poussé dans les bras des idoles les hommes modernes, qui malgré tout ne pouvaient se passer d'un objet à respecter et à adorer. L'avidité de profit ou de puissance en ne poursuivant que le but, que le résultat matériel, a déchaîné la matière, a fait revenir l'homme lui-même, en un certain sens, à la matière et l'a réduit à la fonction d'homme des masses.

Toutes ces méthodes de grégarisation aussi incomplète que possible, indirectes dans les états capitalistes, plus directes dans les états totalitaires, se distinguent dans la forme et divergent quant au but d'utilité immédiate qu'elles visent : d'une part elles veulent dissimuler et faire oublier les différences de classe, de l'autre, elles s'efforcent d'empêcher l'individu de se souvenir qu'il est autre chose qu'un élément perdu, anonyme, sans volonté, de la masse hors de laquelle il n'est point de salut, autre chose qu'un peu d'argile que pétrit la main de ses chefs. Mais dans les deux cas on fait jouer le mensonge de l'émancipation: dans le premier, en ce qui concerne les possibilités d'ascension individuelle, dans le second en ce qui concerne l'ascension et même la domination d'une classe. Dans cette évolution, on ne peut dénier aux régimes totalitaires une certaine conséquence dans leur action; ils ont fait un pas de plus que leurs prédécesseurs, un pas décisif : ayant trouvé une tendance à la formation de masses, ils l'ont exploitée, développée et organisée, avec méthode et en ont tiré pour l'accroissement de leur pouvoir tout l'avantage que pouvait leur procurer la passivité déjà acquise des masses, l'abdication de l'individu devant la responsabilité. Ils ont utilisé la panique et le désarroi qui se sont emparés, devant le déchaînement de la matière, de l'homme moderne, incapable de dominer l'indéniable complexité d'une évolution sociale aux mille enchevêtrements. Ils lui ont donné une fausse protection, de fausses explications, un faux sens de son existence. Mais eux, qui en appellent toujours à la « masse », ils la méprisent, la masse en réalité ils ne la conçoivent que

comme un ensemble de sujets aveugles, dont on flatte les défauts pour les conduire aisément vers une paresse qui les privera du besoin de penser et de sentir en hommes. Car c'est cette passivité qui importe. Il n'est pas question de donner aux vertus du peuple la place et l'occasion de se développer. Les dirigeants ne s'intéressent aux réactions de la foule que dans la mesure où elles représentent spécifiquement des réactions de masse; c'est le seul genre de réaction qui leur soit utile, aussi bien pour la production que pour le charnier. L'homme ne doit plus se connaitre comme homme; il ne doit pas penser, ne pas sentir, ne plus agir comme tel, mais comme un automate devant obéir à toute « pression d'en haut » et qui à la place d'un nom ne porte plus qu'un numéro. Si les choses continuent dans le même sens et à l'allure présente, le « dernier civil » sera bientôt revêtu d'un uniforme.

Cette tentative représente bien le contraire de l'« émancipation » : le signe de l'esclavage, non seulement matériel, mais aussi moral et intellectuel. Il s'agit d'une véritable paupérisation de l'homme, à qui l'on veut ôter ses véritables richesses. Sans doute une union massive est aujourd'hui plus que jamais nécessaire pour défendre des intérêts identiques : mais les disciplines du collectivisme font un pas de plus, un bond immense en décrétant que bien au delà de la défense d'intérêts vitaux la conscience de masse est le seul sentiment juste, même le seul sentiment « naturel » qui puisse diriger toute action humaine, que l'individu doit consciemment se considérer comme un membre de la masse et pas autre chose. Il ne faut pas qu'il se croie un cas particulier et unique qui ne se rallierait que par une libre décision à une communauté plus haute, sans se livrer à elle à la vie et à la mort jusqu'à l'abdication de soi, jusqu'à l'esclavage. D'intérêts matériels communs on conclut à une communauté de mentalité, de caractère, de tempérament, de conscience de soi. On veut obtenir cette intolérable uniformité par tous les moyens, la violence, la persuasion, la tentation, même par l'art, mis lui aussi au service d'un idéal aussi contestable. On décrète le collectivisme, sans laisser à l'individu la possibilité d'arriver peut être par ses propres efforts et une évolution organique a une telle foi au miracle. On promul-

gue le rituel de la moderne adoration des idoles. On affirme que l'art n'est pas autre chose qu'une arme et doit en cette qualité servir la propagande ou la « raison d'état », c'est à dire souvent l'intérêt de parti. Les résultats sont naturellement conformes à ces conceptions misérables et mesquines et font la stupeur de ceux-là mêmes qui se croyaient préparés au pire. C'est ainsi qu'un poète qui écrivit autrefois des œuvres authentiques, a pu commencer ainsi un poème épique : « Les poètes des âges antérieurs ont chanté avant nous de grandes choses; il nous en reste de plus grandioses encore : nous chantons le plan quinquennal. »

Sans doute il semble plus noble et plus méritoire d'exalter le plan quinquennal qu'un combat de boxe ou les derniers caprices d'une star de cinéma avide de publicité, mais tout de même les grandes choses choisies avant nous par les poètes ont une autre signification que ces effusions dithyrambiques sur le « grand plan ». La naïveté et la monstruosité d'une telle prétention sont stupéfiantes. Et pourtant c'est à cela que l'on arrive quand le poète, au lieu de créer lui-même ses mythes — et c'est là le sens suprême de sa fonction, la justification de sa tâche — se met au service d'un mythe inférieur aussi bien devant l'art que devant l'esprit, d'un mythe qui provient de sphères étrangères à l'esprit, et dont l'action ne peut être qu'hostile à l'esprit. Dans une étude sociale, ou encore dans un roman sociologique très fouillé, il peut être intéressant et louable d'étudier le fonctionnement et les avantages du plan susdit, ce sera pour l'écrivain sans aucun doute une œuvre légitime. Mais « chanter » sur le mode lyrique les chiffres, les statistiques, les épures comme on chantait jadis Dieu, l'amour, la liberté, « chanter » un plan qui comporte au moins autant d'abstraction et d'idéologie que de réalité et de vie, cela parait une entreprise où sont mêlés des éléments inconciliables, à la fois touchants, ridicules et fastidieux. C'est le sujet dans son essence qui empêche le poète d'en faire autre chose qu'un poème publicitaire plus ou moins réussi en vers de mirliton.

Une littérature qui n'obéit plus qu'à de simples idéologies et au conformisme renonce volontairement à toute possibilité d'action artistique directe, capaple de toucher l'homme jusqu'au fond de lui-même. (Les chif-

fres de tirage ne signifient rien ici, car si dans les états totalitaires certaines lectures sont prohibées, d'autres au contraire sont imposées par tous les moyens). Elle ne sert plus qu'à prolonger l'action de l'idéologie officielle jusque dans les loisirs, jusque dans l'organisation de la vie privée la plus intime de chacun en dehors de ses heures de travail et de service. Elle répand la pauvreté de l'uniformité, au lieu de collaborer à la richesse que l'art doit à ses possibilités infinies. Elle transmet des mots d'ordre officiels, au lieu d'apporter des témoignages personnels. Son moyen d'expression n'est plus la parole, c'est la formule, déjà vulgarisée dans le domaine de la vie politique courante. Ce que les systèmes totalitaires appellent « amener les masses à la culture » n'est pas autre chose qu'un prétexte à les écarter de la véritable culture, de leur offrir sous le nom d'art un succédané trompeur voué à la seule opportunité. Cette entreprise est d'autant plus facile que les critères pour les distinguer manquent davantage aux masses, dont la crédulité est l'amère conséquence des péchés d'omission dont se sont jadis rendues coupables à leur égard tant les classes privilégiées qu'une forme de l'esprit trop satisfaite d'elle-même, trop étrangère au peuple. Car il n'est que trop vrai que l'on a abandonné les masses aux séductions de la démagogie et à la paresse du moindre effort. Dans la plupart des pays d'Europe on a du moins, au siècle dernier — en dépit de toute foi au progrès et de toute idéologie éducatrice, laissé la culture dégénérer en un simple privilège. Ceux qui partis « d'en bas », « s'élevaient » jusqu'à elle ne le faisaient que comme individus et leur participation péniblement conquise au privilège de la culture comportait presque toujours pour eux le danger pour ainsi dire inévitable d'oublier en même temps que leurs origines le sort de leurs anciens compagnons. Il n'y a pas de voie d'ascension plus semée d'épines que celle qui mène à l'esprit, surtout dans les formes de société — et pour le moment toutes les formes de société de notre temps se rangent dans cette catégorie — qui attachent à la possession de la culture, certains privilèges extérieurs et matériels. Pourtant il n'est pas question ici de cette forme d'« esprit appliqué à la réalité » que représente l'acquisition préalable de connaissances pratiques et tech-

niques en vue de l'exercice de certaines fonctions spécialisées : il n'est question que de cet esprit qui ne peut se concevoir que désintéressé, s'il tient à sa pureté, et que précisément ces « privilèges », avantages extérieurs et dignités, menacent de corruption et de paralysie.

Une position intellectuelle n'est au-dessus de toute attaque que si elle comporte un authentique « refus de parvenir » de la part de celui qui l'occupe. Ce refus va plus loin que la simple renonciation à certains avantages matériels: aujourd'hui plus que jamais, alors que la politique est devenue une « carrière » un moyen de réussir, elle comporte la renonciation à toute forme de démagogie, c'est à dire à l'acquisition d'avantages personnels par suite d'une supériorité intellectuelle en politique et grâce à cette supériorité. Dans ce domaine la démagogie est possible à cause d'un terrible privilège : celui de l'éducateur, qui connait trop bien les faiblesses innées de la jeunesse qui lui est confiée; celui de l'intellectuel, qui sait combien les masses sont faciles à conduire, et à influencer. Le secret de tout bon démagogue, c'est à dire de tout démagogue qui réussit est simple : il sait que les masses ont faim, et pas faim seulement de pain. Il connait leurs aspirations à la science, leur nostalgie de vénération, leur respect parfois presque superstitieux pour l'homme « cultivé », ce respect qui est la base de l'effrayant pouvoir du sorcier chez les primitifs. Les masses sont souvent trop généreuses pour leur propre bien, elles ont confiance : mais cette confiance est facile à abuser si le « savant », ne songeant qu'à des buts d'opportunisme politique, ne leur transmet ou ne leur apporte par lui-même que les informations permises et voulues par le programme du parti et la religion d'Etat.

Or cacher certaines informations, certains enseignements à ceux qui sont altérés de science (certains régimes se facilitent encore la chose en infériorisant l'esprit et le savoir eux-mêmes et en plaçant bien au-dessus d'eux les catégories de la « vitalité », du « dynamisme », de l'«'intuition par le sang », en général toutes les formules anti-rationelles), les cacher parce que l'idéologie officielle les considère comme hostiles ou « indésirables » c'est commettre ce qui, considéré

du point de vue intransigeant de l'esprit, peut difficilement s'appeler autrement que tromperie. Il y a double trahison, à la fois à l'égard de l'esprit et à l'égard de ceux qui s'efforcent de s'élever à lui. Or l'esprit contient en soi bien d'autres possibilités d'enrichissement pour les « pauvres » que ces succédanés d'idées qu'on jette aux affamés comme des bouchées soigneusement pesées d'avance. Toute activité intellectuelle et artistique visant à une influence politique, surtout à une influence partisane est bâtarde et c'est pourquoi d'un point de vue purement intellectuel elle ne peut donner que des résultats bâtards. La culture est accessible à tous, c'est vrai, mais seulement à ceux qui s'élèvent jusqu'à elle par leur effort, ce n'est pas elle qu'on doit abaisser, jeter devant les pieds des gens pour ainsi dire. Le véritable esprit est toujours sévère, exigeant; il ne souffre ni ne récompense aucun compromis, aucune « facilité », aucune vulgarisation mal comprise, et en tout cas aucun « Ersatz », aucun « simili » de quelque nature qu'il soit.

C'est l'affaire de Staline et de Hitler, s'ils se laissent « chanter » — c'est d'ailleurs aussi leur intérêt, l'intérêt de systèmes qui sont basés sur le pouvoir personnel et reposent de plus en plus sur la propagande; mais que pourtant ils ne s'aperçoivent pas qu'on chante si faux et si mal (il en est toujours ainsi pour les travaux « sur commande » ou les dissertations imposées à des élèves dociles), cela suffit à les juger, eux et l'art qu'ils prétendent créer. Ils ont prostitué les Muses. Peut-être ne l'ont-ils pas voulu, l'ont-ils seulement toléré... l'effet est le même. Mais seule la muse prostituée est vénale. Les vraies muses se sont enfuies. Devant le vide des pseudo-religions, la platitude des objets que l'on proposait à leur admiration, l'indignité des symboles qu'on leur vantait, elles ont perdu, et refusé à leurs protégés, toute inspiration. Il n'y a rien de plus morne de plus ennuyeux, de moins émouvant et entrainant que les poèmes à la louange de Staline, les chansons de geste sur Hitler. Mais il en est de même ou à peu près pour les efforts naïfs que font des gens de bonne volonté dans la louable intention de doter le peuple d'une culture qui lui soit propre; ils lui offrent du théâtre de «masses», didactique et moralisant, où l'ouvrier voit de nouveau se dérouler devant lui les fati-

gues de sa journée et où les chœurs parlés lui enfoncent dans la tête des mots d'ordre politico-idéologiques qui sont beaucoup plus convaincants dans n'importe quelle réunion publique véritable, parce que là ils proviennent d'un état d'esprit qui existe vraiment et tirent souvent leur force de conviction des soucis réels et immédiats de la vie quotidienne. Si ces efforts éveillent chez « l'homme simple » l'impression que c'est là tout ce que l'esprit a à lui offrir, c'est alors à bon droit qu'il découvre que la belotte est le jeu le plus attrayant du monde et le dernier film de gangsters le spectacle le plus intellectuel et le plus émouvant. Les diverses organisations pour le développement intellectuel du peuple que l'on a pu observer depuis des années dans divers pays sont étrangement peu satisfaisantes. De quelque façon qu'on les retourne, loisirs dirigés, culture populaire, tout ce que l'on conçoit de la façon qu'on vient de dire est considéré et non sans raison par les gens à qui l'on s'adresse comme une « corvée » supplémentaire ajoutée au travail de la journée. Il en sera ainsi tant qu'on ne réussira pas à laisser sa place à une véritable spontanéité, qu'on opposera un refus à la trop légitime revendication d'une « distraction », et finalement que l'on continuera à préférer à « l'excellence » en art le soi-disant « juste » au point de vue idéologique ou même « l'utile » à un point de vue partisan. Les formes de vie, les mœurs et les coutumes d'un pays, d'un groupe, d'une « Masse » se développent organiquement, ce sont en tout cas des créations spontanées, que l'on ne peut « faire naître » ou même « décréter » par des interventions artificielles. Ce qui peut au contraire se créer, et c'est là une tout autre question, ce qui doit être la tâche de toute politique sociale consciente de ses responsabilités ce sont les conditions préalables, indispensables à la naissance et au développement désintéressé du besoin de culture chez les masses, et ces conditions sont avant tout d'ordre matériel.

Mais il existe aussi une autre condition, plus importante encore, à ce rapprochement, à cette pénétration réciproque de l'esprit et de la masse qui ne sont nullement deux forces nécessairement opposées. Il faut découvrir ou créer le « climat » dans lequel une rencontre peut se produire et être féconde. Ce climat ne

peut se trouver que dans une atmosphère libre de toute idéologie et de tout fanatisme de parti, purgée de tout sectarisme (car la conviction politique, louable et désirable en soi, est au fanatisme partisan ce que l'amour est au délire passionnel : l'un enrichit, l'autre tue). Mais la création d'une telle atmosphère est empêchée automatiquement par tous les intellectuels de l'une ou l'autre observance extrêmiste, dont l'activité ne peut se manifester s'ils sont conséquents avec eux-mêmes, que par des efforts partiaux et répondant à des idées préconçues pour influencer les masses dans un sens purement et exclusivement politique. En essayant de gagner l'individu, d'en faire un « adhérent » un « partisan », ils détruisent toute possibilité de contact fécond des hommes entre eux, tout contact des hommes avec l'esprit, qui ne peut s'assigner pour tâche de collaborer à approfondir le fossé, à augmenter des tensions déjà insupportables et contraire à toute humanité; il doit au contraire faire appel à la réflexion, tenter de faire naître le recueillement, rappeler les valeurs dont la durée et la survivance assureraient la survivance et la durée du continent et de la civilisation.

Il faut dire de la façon la plus nette qu'une activité intellectuelle qui — fût-elle animée de la plus noble conviction pour une cause conçue et concevable seulement d'un point de vue politique — travaille invariablement à approfondir plus encore les fossés du sectarisme, et accepte par le fait même, une guerre de religion impitoyable et destructive, n'est pas au service de l'humanité, de la civilisation et de l'esprit. Elle aide au contraire à créer les conditions qui presque partout empêchent aujourd'hui l'esprit d'avertir les hommes, de les supplier et de se faire entendre d'eux. Tous les mots d'ordre d'opportunité politique tels que : « *Le sang est plus sacré que l'esprit* » ou au contraire: « *Savoir, c'est pouvoir* » ou « *l'art est une arme* », ne sont pas seulement des calomnies dirigées contre l'esprit, mais sa négation même. Les répéter aux masses, c'est les écarter de la culture au lieu de les rapprocher. Si nous entendons par « culture » une humanisation et un ennoblissement progressifs, cette attitude la rend impossible en la ravalant à un simple rôle d'utilité dans la lutte des partis. C'est justement lorsqu'on veut

et parce que l'on veut faire participer le peuple à la culture, que l'on doit, même au risque de se faire soupçonner d' « hostilité aux masses » se refuser à cette attitude d'utilitarisme politique. Le chemin de l'esprit jusqu'aux masses passe par la vérité même si elle est amère, et non par la démagogie, qui ne montre qu'une ligne de moindre résistance pour la satisfaction immédiate d'instincts grossièrement matériels ou même hors de toute morale, bref qui ne fait appel qu'à la facilité et à la paresse. Faire participer les masses à la culture, c'est précisément les élever au-dessus de l'état de masses, non les dresser à une mentalité conformiste souhaitée par un parti. Il s'agit de rendre chaque individu conscient de ce qu'il y a d'humain en lui, de sa valeur, de sa dignité propres; d'obtenir qu'il se consacre peut-être de toute son âme à une « cause », mais pas aveuglément, pas par contagion, hypnotisé par une formule, entrainé par un simple état d'ivresse. La foule doit être pour tous ceux qui s'occupent d'elle une valeur, mais non un but. Il y a des forces qui tendent à la maintenir dans son état de dépendance et de passivité, sinon même à la former dans cette intention expresse, elles rendent dans la pratique toute émancipation extraordinairement difficile, sinon même impossible, depuis la terrifiante explosion de fanatisme destructeur qui s'est déjà produite. Et pourtant l'esprit ne doit à aucun prix renoncer à son activité propre. En opposition aux tendances dominantes à la grégarisation, il tend à l'approfondissement intérieur, à l'humanisation de l'homme, comme un éducateur digne de ce nom qui, possédant sur son élève une incontestable avance d'expérience, ne peut renoncer à lui faire comprendre que la jeunesse n'est pas une fin en soi, mais un stage intermédiaire.

La dévotion fanatique de l'homme d'aujourd'hui à une cause politique qui se considère comme exclusive, est à un degré effarant, incapable de sincérité profonde dans le témoignage rendu et de claire conscience dans la profession de foi. L'esprit de partisan moderne, la passion partisane des masses fanatisées sont avant tout la manifestation d'un état de surexcitation, d'ivresse mentale. Le torrent de la vie moderne, la rapidité vertigineuse et la confusion des événements, enlèvent à l'individu toute possibilité de se créer orga-

niquement, objectivement, par expérience personnelle une opinion politique. Au lieu de lui donner, ou de lui laisser le temps et l'occasion de peser le pour et le contre, une constellation malheureuse le contraint à courir les risques tout de suite et sans réfléchir: car c'est un grand risque que de se confier sans compétence personnelle à une compétence étrangère habilement suggérée. La route qui menait jadis à une participation que l'on considérait comme normale de l'individu aux intérêts de la « cité », participation non uniquement passive mais qui supposait un minimum d'expérience et de sentiment de responsabilité, semble aujourd'hui barrée par le développement anarchique de la société moderne. Aux époques de confusion les affaires des aventuriers sont prospères: ils ont remplacé tout sentiment de responsabilité par une insouciance qui leur est propre. Personne ne peut regretter la disparition du « bourgeois », considéré comme type du profiteur anti-humain, anti-intellectuel; mais il est très grave qu'il soit aujourd'hui, dans la plupart des pays, de plus en plus impossible de participer à la politique en « citoyen » dans toute l'acception du terme, en « civis » au sens antique. Car la dégradation de l'homme à l'état de simple objet de la politique, du citoyen à l'état de simple partisan ou de sujet aveugle et servile, telle qu'on la constate dans ces pays, signifie l'abolissement et la négation de cette liberté personnelle qui semblait inaliénable, et qui est inséparable de la responsabilité subie et acceptée. Une longue évolution a malheureusement préparé cette destruction du sens de la responsabilité, dans sa double acception de « un pour tous, tous pour un ». Il est indéniable que l'attrait des dictatures modernes pour les masses aveugles réside dans le fait que sous leur régime l'homme autonome n'a plus à engager sa responsabilité pour une cause. Il n'a plus à avoir pleine conscience de soi-même et par suite de la valeur et des conséquences de son adhésion, à s'« engager » dans le sens plein et décisif du mot, mais seulement, dans la plupart des cas à se rallier à une « cause » à la condition tacite et tout utilitaire qu'elle devra prendre soin de l'individu et de ses besoins immédiats purement matériels ; on a rien à lui demander de plus. Pour cette satisfaction purement réaliste, qui d'ail-

leurs n'est jamais accordée par les dictatures, il vaut la peine pour l'individu d'abdiquer devant l'Etat omnipotent, et de rejeter une responsabilité qui parait trop pesante.

Or, adhérer à ces partis d'un dogmatisme intransigeant — bien que changeant suivant les nécessités tactiques — c'est nécessairement renoncer à l'impartialité de son propre jugement intellectuel, aux réserves de sa propre conscience : qui veut la fin doit aussi souscrire aux moyens employés pour l'atteindre. Ici se pose dans toute son acuité la question de la complicité morale, entrainée par la passivité qui résulte de l'abdication de l'individu devant une doctrine ou devant la violence, dans certains crimes que leurs auteurs tentent de justifier, et même de glorifier, par des raisons politiques. Le prétexte expressément choisi d'ailleurs, purement démagogique de la « volonté populaire » pour excuser des actes politiques criminels n'exprime que le désir des puissants de faire de ce peuple non un associé au pouvoir, mais un complice dans le crime. Ceux qui aimeraient vraiment le peuple lui épargneraient cette indignité. Il est difficile d'admettre que le « peuple » ait jamais, comme ses maitres « voulu » la mort des adversaires politiques d'un régime : le peuple est humain et plus généreux que certains des chefs qui se sont placés au-dessus de lui et veulent couvrir de son nom leurs méfaits. Mais les masses ne sont pas encore, ou du moins pas partout, libérées de la faim et des plus urgentes nécessités de la vie quotidienne : Il est donc facile à ceux qui veulent les exploiter de faire appel aux instincts qui visent naturellement avant tout la satisfaction des besoins matériels. Ceux qui croient à la valeur véritable, irremplaçable des notions de « propreté intellectuelle » et de « liberté de conscience» ont par conséquent beaucoup de peine à faire comprendre aux classes forcées de vivre dans des conditions indignes d'êtres humains, la valeur suprême, base même de toute civilisation, de ces idées. La démagogie a beau jeu à dénoncer et à railler les abus criants et les défauts indéniables de l'organisation sociale et de dresser ses partisans à mépriser les richesses intérieures, les possibilités individuelles de rédemption dont ils ne peuvent rien savoir, pour la bonne raison qu'on les leur a toujours refusées. C'est ainsi que

dans la conscience non encore éclairée de millions d'hommes, on peut tragiquement faire de la « masse » et de « l'esprit » deux facteurs opposés en apparence et les amener à conclure d'une soi-disant divergence de leurs intérêts et de leurs préoccupations, à une différence fondamentale de « structure ». Rien ne serait plus fatal que la persistance ou l'aggravation d'une pareille erreur. L'expérience historique à elle seule, et plus encore l'expérience actuelle, montrent dans quelle mesure considérable les « intérêts » de la masse et ceux de l'esprit concordent: l'esprit ne peut agir que conformément à sa nature que s'il se trouve sur une terre libre au sein d'un peuple libre, comme le voyait Faust. Mais dans les pays où les masses sont réduites à l'esclavage, la mort de leur liberté a entrainé celle de la liberté de l'esprit, et l'esclavage de l'esprit a entrainé celui des masses. Leurs possibilités d'émancipation sont intimément liées aux possibilités d'action pratique d'un esprit indépendant et incorruptible. Tout le reste est démagogie.

Ce n'est pas seulement à leurs résultats acquis jusqu'ici et contrôlables que l'on peut voir que les dictatures totalitaires représentent une considérable régression dans l'évolution de l'humanité, que les formes de vie en vigueur chez elles sont en contradiction avec les lois fondamentales de toute civilisation comme celles de l'humanité en général, qu'elles abolissent toutes les forces positives et productrices du cœur-humain: bonté noblesse d'âme, pitié, bref tout ce qu'on entend par « pure humanité » et contraignent l'homme saisi dans leur engrenage à vivre en opposition avec sa loi intérieure, avec les possibilités qui lui ouvrent le progrès et l'avenir, et même à les nier et à les détruire. Nous reconnaissons l'action de ce poison dans l'indéniable bonne volonté des milieux les plus étendus à s'enrôler dans l'une des armées combattantes et dans les moyens par lesquels on tente de susciter cette bonne volonté : persécution ou menace. Pour créer un état d'ivresse fanatique, il faut une obsession, une exagération impitoyable de toutes les possibilités de conflit, il faut être prêt à provoquer une explosion à tout moment, déclenchant ainsi une spécifique psychose des masses Mais cet état d'hallucination partisane n'est nullement une preuve de spontanéité. Les réactions d'approba-

tion et d'hostilité, le déchaînement de la sympathie et de l'antipathie, de l'enthousiasme et de la haine, s'obtiennent par un rite minutieusement réglé, par un calcul conscient et de plein sang-froid des méthodes et de leurs effets. Le caractère artificiel de ces « démonstrations de masses » apparaît déjà dans le fait seul que la rubrique « propagande » est devenu la plus importante dans la vie de tous les partis totalitaires. Ils ne contestent nullement cet état de choses. Ainsi Hitler dans « Mon combat », s'étend avec une franchise véritablement brutale et avec les plus grands détails sur la nécessité, l'utilité et les moyens les plus efficaces de la propagande, en y comprenant expressément ceux de pure démagogie, et en s'appuyant sur l'aveuglement et la crédulité des masses. La religion chrétienne avait créé dans l'intérêt de sa diffusion des écoles de missionnaires : les pseudo-religions politiques, elles aussi, ont créé leurs « écoles de chefs » et leurs universités pour propagandistes et instructeurs. Tout cela est logique et conséquent et peut même sembler « légitime ». Toute idée, toute conviction doit être répandue, il lui faut des « disciples » pour se maintenir et se propager. Mais en ce qui concerne l'attitude des pays encore libres à l'égard des doctrines collectives qui les assaillent, il est question de tout autre chose. Laissons de côté le fait que ces doctrines totalitaires sont des religions qui, aussitôt arrivées au pouvoir, n'ont pas de plus pressant souci que d'empêcher par les moyens les plus brutaux la propagation de toute idée, de toute conviction qui ne soient pas les leurs et de les persécuter fanatiquement. Ce qui leur importe, ce n'est pas la diffusion d'une doctrine, c'est la création d'une « mentalité » qui permette d'agir sur l'homme total et sa nature jusque dans les régions les plus profondes de son être, et cela pour y détruire l'humanité. On prêche la haine et le fanatisme; l'homme ne doit plus voir en l'homme un homme comme lui, mais un camarade de parti, ou un adversaire dont l'anéantissement et la mise hors d'état de nuire par tous les moyens, violence physique expressément comprise, paraît un but nécessaire et louable. L'homme que nous rencontrons dans la vie n'a pas à nous intéresser, sa personnalité n'a pas à nous émouvoir ou à nous repousser : notre attitude envers

lui doit résulter automatiquement de l'insigne qu'il porte à sa boutonnière. « L'idée qu'il se fait de l'avenir social de son pays ou de l'avenir politique de l'humanité fait de lui notre ami ou notre ennemi. Le vide monstrueux que créent ces idéologies extrémistes et activistes apparait dans la négation radicale de toute possibilité de rapprochement humain hors de la sphère politique ou de la sphère économique, de toute possibilité de relations humaines autres que celles de la lutte, de la force ou même de la brutalité. Hors de leur doctrine et de leur organisation il n'est point de salut; elles enseignent aux hommes à ne plus se considérer les uns des autres qu'arbitrairement d'après un schéma: tous les communistes sont des criminels, tous les fascistes des assassins, d'ou l'on conclut avec la même certitude que celui-ci est un criminel parce que communiste, et celui-là un assassin, parce que fasciste. Les façons de voir qu'on impose ainsi, ou plutôt les idées fixes ainsi créées, sont destinées à faire naître en même temps dans l'esprit de tous les partisans, la croyance en un « droit de légitime défense » sinon même le délire de la persécution. Et comme du reste tout hétérodoxe en politique est un « hérétique » dont l'extermination peut être considérée comme œuvre pie, la valeur de la vie humaine a étrangement baissé, le respect de la dignité, du caractère sacré de l'homme s'est perdu de façon effrayante à notre époque, comme le démontrent les cruelles persécutions exercées contre ceux qui pensent autrement ou qui renient le parti, dans les Etats de dictature, et les bagarres et les fusillades dans les Etats que la barbarie totalitaire n'a pu encore entièrement conquérir.

Dans la mesure même où l'homme se laisse dépouiller de son caractère humain, il perd la conscience du fait qu'en tuant son semblable, considéré ou dénoncé comme un ennemi, il tue autre chose que l'incarnation d'un principe ou d'un système politique : il tue son frère. La nature de l'homme réel n'est pas faite seulement pour la haine, le besoin de destruction, le fanatisme. Il faut prendre la peine de le dresser à ces sentiments, de déchainer ce qu'il y a encore en lui d'instincts de destruction, souvenirs d'époques que l'on croyait périmées, encore tapis au fond de son âme, guettant l'occasion d'accomplir leur œuvre de mort.

Pour provoquer leur frénétique explosion, il faut un prétexte irrésistible, une apparence de justification morale, une transvaluation cynique des valeurs traditionnelles et innées, un obscurcissement complet de l'entendement humain qui ne doit pas voir les atroces conséquences de ce déchainement. Pour ne pas désespérer de l'homme, pour ne pas le renier, il faut supposer en lui au moins autant de possibilités et de penchant pour l'amour que pour la haine; mais il est caractéristique que jusqu'ici tous les systèmes politiques radicaux ont fait appel à la force affective des instincts de haine et concentré tous les sentiments sur une image, ou une caricature de l'adversaire qu'il faut avoir en abomination et détruire. Ils ne se sont jamais appuyés sur les sentiments infiniments plus nobles et en fait infiniment plus féconds de l'amour; convaincre et gagner autrui par d'autres moyens que ceux de la violence ou d'une hypocrite démagogie leur paraît impossible et inadmissible. Quand pour justifier soi-disant leurs méthodes, ils supposent ou prétendent que « l'homme est mauvais » ils ne font qu'extérioriser leur propre désir profond d'abuser de lui pour des fins mauvaises. Et pourtant, pendant la grande guerre, à laquelle, ne l'oublions pas, on a essayé de donner aussi un certain caractère de croisade, on s'est battu des deux côtés sans aucun sentiment de haine vraiment irrésistible et profondément enracinée, et l'expérience du front a pu créer un certain sentiment de communauté de destin dans la misère partagée et sans issue : ce fait à lui seul porte hautement témoignage contre ceux qui prêchent et attisent le fanatisme. L'homme n'est pas aussi maumais qu'on le dit, ou qu'on veut le faire pour atteindre certains buts utilitaires en politique. Pour éveiller en lui les instincts de destruction, de guerre fratricide, les sectaires aveuglés par la vaine idée de la justice à établir sur terre, et dépouillés par elle de tout sentiment humain, ont dû tout au moins avoir recours à une recette éprouvée pour se donner un semblant de justification morale : ils ont présenté le mal comme une nécessité, ils ont appelé bon au regard d'une doctrine donnée comme supérieure, ce qui devant la morale, la morale encore en vigueur, est mauvais, et proclamé que le péché est un mérite.

Car les heureux rédempteurs de l'humanité savent fort bien qu'il y a en sommeil dans l'homme de magnifiques forces de vie intérieure et d'ennoblissement, que malgré les péchés d'omission d'une évolution antérieure, un certain minimum d'accord moral entre les hommes a créé et maintenu certaines idées du bien et du mal qui peuvent être extrêmement gênantes pour les buts anti-humains des idéologies dont il est parlé ici. Elles sont donc forcées pour fonder leur nouvelle morale collective de tout faire pour extirper ou discréditer les valeurs traditionnelles dont la chute ferait en effet disparaitre les obstacles décisifs à la « reconstruction » projetée de l'homme : il faut que rien ne l'empêche de devenir un membre utile de la termitière, qu'il cesse de se créer lui-même pour se laisser conduire, que la loi : « Deviens celui que tu es » se transforme en une autre qui édicte : « Tu ne peux devenir que ce que tu dois devenir, selon notre doctrine et notre volonté. » On ne peut nier que pour un grand nombre d'hommes, des obstacles matériels par trop nombreux et insurmontables s'opposent au commandement de devenir ce qu'il sont. Il faut insister sans se lasser sur la suppression de ces entraves, car c'est là la première condition pour créer des possibilités de culture. Mais on peut les supprimer par d'autres méthodes que les méthodes dictatoriales, du moins si les pays libres ne tiennent pas au suicide. Ils se détruiraient eux-mêmes s'ils abandonnaient aux idéologies totalitaires le terrain sur lequel elles croissent et leur laissaient les prétextes qui semblent les justifier à des regards grossièrement superficiels : le prétexte social de la misère de masses et le prétexte national de l'impuissance à défendre leur forme de vie, leurs idées fondamentales et leur dignité.

Pour faire de l'homme un partisan idéal, il faut empêcher l'individu jusque dans les régions les plus profondes et les plus déterminantes de sa personnalité d'être et de devenir un homme dans la pénitude de ce terme. Il faut lui enlever toute possibilité de vie autre que celles que permettent et exigent la doctrine et la forme d'état; avant toute autre expérience, à la place et à l'exclusion de toute autre expérience, il doit faire celle du monde divisé suivant l'unique schéma permis : camarade et adversaire de parti, c'est la

doctrine hors de laquelle il n'est point de salut; on est « hérétique » lorsqu'on ne veut pas s'y soumettre; il faut suggérer irréfutablement à l'individu la primauté absolue du « politique » dans toutes les actions et tous les sentiments. Il faut barrer le chemin à l'évolution organique, naturelle de l'homme, à son évolution dans le sens de l'humanité : ce chemin passe précisément par la connaissance et l'expérience du « moi » pour arriver à celle du « toi » et seulement après la rencontre du « toi » arriver au « nous » à l'univers. Mais les sectaires politiques modernes veulent en théorie et en pratique remplacer cette évolution et cette expérience individuelles indispensables par la promulgation collective d'une seule et exclusive voie de salut. La limitation consciente et systématique du monde réel, qu'ils imposent à ceux qui sont tombés entre leurs mains, a pour but l'extirpation de toute vie « privée ». La connaissance de son propre moi est dénoncée comme individualisme égoïste et amoral; on exige de chaque « moi » qu'il ne prenne conscience de soi-même qu'en tant que partie d'un « tout politique » subordonné et sans existence en dehors de lui; le « toi », le « prochain » ne doit plus apparaitre que sous les deux formes du camarade ou de l'adversaire de parti, et le « monde » avec sa richesse, sa complexité, la multiplicité des interprétations qu'il comporte — sinon même l'éternelle impossibilité de l'interpréter jamais — se réduit à une conception arbitraire et préconçue, à un simple schéma abstrait et idéologique. Toutes ces doctrines collectives travaillent à dépersonnaliser radicalement le monde actuel. Elles veulent abolir tous les facteurs déterminants qui servent à créer une personnalité authentique. Si encore la déformation que nous signalons ici était limitée à quelques fanatiques seulement, si elle ne menaçait de priver l'ensemble des hommes de tout caractère humain, elle serait moins grave; elle mériterait moins d'attention, si la politique au temps où nous vivons, était encore un aspect secondaire de la vie, ou si tout au moins elle ne représentait qu'une des formes de l'activité et de l'attitude des hommes, parmi d'autres qui l'égalent ou même la dépassent, mais ce qui caractérise les idéologies totalitaires — et ce que leur nom même révèle déjà — c'est leur volonté d'incorporer et de subordonner à la

politique tous les aspects de la vie humaine, bref de l'en imprégner en « totalité », même dans ce qu'elle a de plus intime. La seule voie pour atteindre ce but est en théorie la négation, ou tout le moins l'infériorisation systématique, en pratique l'extirpation totale de toute individualité et de toutes les conditions qui permettent à une personnalité de prendre naissance. Ce que ces théories esclavagistes dénoncent comme « individualisme égoïste » n'est que la conscience de chaque individu, la fermeté de caractère de personnalités dont elles redoutent à bon droit la voix et l'influence.

Ici, apparaît un processus d'abaissement, de déchéance, un changement d'orientation du besoin de religion inhérent à l'homme et que l'on rend vulgaire et grossier. Les théories totalitaires modernes ont en effet des traits indubitablement pseudo-religieux; mais tandis que les vraies religions, dont l'idéal moral est très élevé, s'adressent surtout aux consciences individuelles, et que l'expérience personnelle de Dieu repose avant tout sur la sensibilité de ces consciences, les succédanés de religion de notre temps commencent avant tout par détruire cette conscience et ramènent les masses qui les ont adoptés à ces formes primitives de religiosité où une humanité non encore évoluée pensait pouvoir entrer en communion avec la divinité grâce à l'ivresse d'une extase collective.

Ernst Erich NOTH.

(Traduit de l'Allemand par A. E. SERNIN.)

Siffrein [1]

« On a beau travailler du petit jour jusqu'à la nuit pleine, à la batteuse, on a quand même bien le droit de penser ! »

Siffrein se répétait souvent cette vérité et ne se privait guère d'user de son droit, avec beaucoup de maladresse, il est vrai. La volonté y était, et c'est beaucoup. Il se reposait de son travail écrasant dans la réflexion et il était très fier de se trouver plus d'imagique ses compagnons de labeur.

Les autres avaient, c'était entendu, des figures d'abrutis mais sa gueule, à lui ? Comment était-elle ? Elle ne laissait rien soupçonner du travail formidable qui s'effectuait sous sa peau tannée. Celle des autres pouvait bien dissimuler d'aussi profonds mouvements. Même de plus profonds, car il faut le dire dès le début, la pensée qui remuait sous la tignasse de Siffrein n'avait pas une agilité d'acrobate. Seulement, voilà, ce qu'il y a de beau dans la tête d'un homme, c'est qu'elle ne sort jamais d'elle-même, si l'on peut dire. Elle est à la fois le visage et le miroir, la course et la vitesse, l'être aimé et l'amour.

Toutes ces choses ont été dites bien souvent, mais Siffrein ne les avait jamais entendu dire et dans cette ignorance était l'origine du lourd bonheur qui l'habitait quelquefois et qui lui faisait oublier ses longs moments de détresse. Souvent il était très malheureux et il s'en rendait compte. Etendu sur la paille, roulé dans un « bourras » parmi les autres hommes qui ronflaient sourdement, au bord de l'aire, il pensait, car il ne pouvait pas dormir. Depuis un mois, il allait ainsi, de ferme en ferme, avec tous les ouvriers — pour la plu-

---

(1) D'un roman « La Barrette Rouge » à paraître chez Bernard Grasset.

part des italiens qui se parlaient constamment dans leur langue — battre le blé, autour de la plaine d'Avignon. Depuis un mois, ces êtres s'endormaient chaque soir, ivres de fatigues et de chaleur, gorgés de vin rouge de civet de lapin et de soupe de haricots, sans se plaindre, mais Siffrein, lui, commençait à en avoir assez. Les autres sans doute aussi, mais ils n'en parlaient pas. Lui les méprisait de ne pas sentir en eux la volonté d'être indépendant et l'appel de la liberté.

Il pensait à cela à cette heure de la nuit, étendu sous la lune, dans la grande fraîcheur qui tombait des platanes voisins. Un vent léger emportait loin l'odeur forte que cette troupe d'hommes suants dégageait comme un brouillard salé. Chaque dormeur aurait pu croire que la vie allait commencer à être belle si les brins de paille ne l'avaient pas gratté justement à cette place entre les omoplates où il avait reçu un coup de soleil; si la sueur n'avait pas brûlé ses aisselles et si le fin poussier qui s'échappe de la batteuse ne l'avait pas démangé abominablement entre les jambes.

On était au pied de la montagne. Malgré cela, l'eau était rare.

Dans la plaine, ça peut encore aller ! Il y a toujours une rivière dans quelque coin, mais ici, il faut se débarbouiller la figure à une maigre pompe, se laver le corps dans un étroit ruisseau et encore le maire fait publier tous les huit jours qu'il ne faut pas user de de l'eau inconsidérément. Alors, tout vous gratte sur le corps. Le nez est chargé de poussière jusqu'au fond de la tête. Les paupières sont rouges. Bref, une vie de forçat.

En plus de ça, il faut voir les patrons quand le temps devient lourd et que les hirondelles volent bas. Ils s'énervent comme des mouches. Ils ont peur que la pluie s'amène. Dans ce cas il leur faut nourrir la troupe des batteurs un jour de plus et pour le même prix! Si la loi ne le défendait pas, ils vous feraient marcher avec le fouet ou le fusil. Ils surveillent ceux qui s'attardent à boire. Ils font la gueule si, après avoir mangé leur éternel civet de lapin pourri, vous allez trop souvent poser culotte..

Et je passe sur la défense de fumer!... Ça c'est terrible. Oh ! je ne veux pas dire qu'on ne gagne pas bien sa vie. Il vaudrait mieux être moins payé et en faire moins. Quand on est crevé... tous les sacs de blé

du monde ne vous font pas bouffer une croute de pain ou siffler un coup de pinard!...

La pensée de Siffrein errait dans sa tête noire. Il éprouvait un ardent plaisir à se sentir ainsi parmi les hommes et les choses endormis, le centre du monde. La terre glissait doucement sous son corps. Il avait appris qu'elle se mouvait comme une bête, seulement depuis quelque temps. Il n'osait croire à cette étrange vérité, mais il ne pouvait nier que, la nuit, ce mouvement que tant de ses camarades ignoraient lui donnait un léger vertige. De ce secret, appris par hasard, il n'avait parlé, bien entendu, à personne. Les autres étaient-ils au courant de cette mystérieuse besogne des éléments ? Il était bien sûr que non et aurait été mortifié si on lui avait prouvé le contraire.

Il regardait la batteuse se profiler dans le ciel clair. Elle était comme un gros animal fantastique, avec son immense corps allongé sur l'aire près du pailler commencé. Son long cou cylindrique se terminait par une tête ronde à cette heure noire, immobile mais qui inlassablement, durant la journée, se promenait d'une extrémité à l'autre du tas de paille, crachant une poussière dorée. Ainsi, la meule s'élevait petit à petit, d'une manière égale et tranquille, comme une plante sort de terre, indifférente à l'agitation qui la créait.

Il regardait la machine avec haine. Il aurait voulu qu'elle éclatât et se dissipât en fumée. Le silence était trop profond pour ses oreilles habituées aux mille bruits du travail et il croyait entendre encore ce halètement infernal de la bête. Elle ne s'était arrêtée qu'au soleil couché et reprendrait dès les premières lueurs de l'aube. Jamais le clairon, à la caserne, les froids matins d'hiver, ne l'avait fati souffrir comme les premiers cris du monstre — ce sifflet strident qui avait l'air de tirer du sommeil comme un crochet de fer les gens, les bêtes et les arbres à cinq kilomètres à la ronde. De les tirer tout ruisselants de rêves, sanglants de fatigue, comme des animaux longtemps pourchassés. De les tirer de force du ventre de leur mère.

En pensant à ce réveil, une sorte de rage douloureuse tendait les muscles de Siffrein. Une rage semblable à celle qui le saisissait quand il voyait un jour neigeux poindre aux carreaux de la chambre pendant son service militaire, mais, ici, elle s'aggravait du fait qu'il n'avait pas la sensation d'une contrainte absolue.

Non, on n'est pas obligé de travailler comme un esclave! Quand on a commis un crime, c'est juste de trimer, mais lorsque le plus grand crime qu'on ait à vous reprocher, c'est d'être né, on la trouve un peu dure!...

Ce sentiment était physique comme une brûlure. La colère le serrait à la gorge, lui tordait les nerfs. Cela l'étouffait et pesait sur son front comme un poids.

« La putain ! la putain » murmurait Siffrein en contemplant l'épouvantable ferraille. Elle paraissait écraser toute l'aire, être prête à s'avancer et à broyer tous ces hommes endormis, semblables à des morts... déjà. les poings de Siffrein se serraient dans la paille. Il se leva, s'appuyant sur un coude et regarda les compagnons étendus autour de lui.

Ils n'avaient pas conscience de leur détresse et pourtant !.... Ils jonchaient le sol comme des cadavres éparpillés sur un champ de bataille. Tous morts, oui, tous morts de travail; tous tués par le monstre de fer!... Cette idée faisait perler aux tempes de Siffrein une sueur de désespoir. Il devinait que l'eau glacée qui sourd du front des moribonds était pareille à celle qui ruisselait sur sa figure et il tremblait encore plus car il avait toujours eu une peur horrible de la mort.

Dans sa jeunesse, il ne se passait pas de journée qu'il n'y pensât. Il pensait à des morts concrètes, à des morts qu'il avait pu voir de près, mais, peu à peu, comme si cette idée s'était usée à force d'être tournée et retournée dans sa conscience, elle n'avait plus eu de visage. Elle en était devenue d'autant plus angoissante et plus troublante.

Quand elle venait, c'était comme une poussée de vent qui serait montée du fond de son ventre, quelque chose comme le coup d'un torchon humecté d'eau brûlante et qui lui laissait l'esprit en déroute et le corps frissonnant. Il lui semblait que la terre s'entr' ouvrait sous lui. Ses pensées les plus gaies — il en avait peu — trainaient toujours après elles le reflet de la mort comme un ombre empoisonnée. Ce qui était le plus terrible, c'est que le coup venait n'importe où, n'importe quand. Un enterrement le laissait indifférent tandis qu'au milieu d'une ribote, il pouvait rester là, son verre à la main, la respiration coupée pendant un éclat de rire, l'âme toute soulevée de crainte et de dégoût par l'affreuse chose. Tous ceux qui étaient au-

tour de lui se taisaient alors, comme on se tait sans le vouloir quand passe un fantôme. Vite son malaise passait et il redevenait pareil aux autres, aussi stupide qu'eux. Siffrein était un être comme on en voit peu.

*
* *

Une heure sonna bien loin, du côté d'où vient le vent qui annonce le beau temps. Il ferait chaud au matin. Une promesse d'orage planait déjà dans l'air la veille. Il aurait voulu que cette menace se réalisât; que le pailler fut noyé pour un jour ou deux et cette affreuse putain de machine jusqu'au fond des siècles, mais le mois d'août est solide dans ce sacré pays! Il y a sans doute un grand cercle de fer chauffé à blanc qui le découpe dans le reste du monde et qui empêche les nuages d'avancer pendant les mois d'été. Les éclairs ne traversent pas la barrière invisible. Ils le font sonner comme un chaudron mais c'est tout. Des contrées entières peuvent être inondées; la neige peut couvrir des pays deux fois grands comme la France, ici c'est toujours la même chose, l'herbe est jaune et les sources sont mortes raide entre les rochers qui craquent.

Siffrein, et c'était un autre sujet de ses méditations en voulait au ciel — étais-ce bien au ciel ? — de l'avoir fait naître et tenu enchainé pendant les premiers trente ans de sa vie dans des pays brûlés. Une calamité pareille devrait être réservée à ceux qui ont commis un crime. Mais lui qu'avait-il fait ?

Il n'était pas heureux. C'était un homme sans passé. Sa mémoire ne conservait à peu près rien de ce que voyaient ses yeux, du peu qu'éprouvait son cœur. L'avenir ? Il n'y pensait guère. Il vivait dans une sorte d'espérance indéfinie. Peut-être aurait-il fallu à cet être primitif quelqu'un qui lui apprit à « penser le demain ». Il tournait désespérément ses regards vers l'avenir, mais c'était comme s'il avait regardé la nuit. Il éprouvait cette horrible angoisse qu'on ressent à savoir que l'ombre est peuplée dans un lieu obscur. Il était comme l'être affamé qui sait qu'il lui suffirait d'une allumette pour faire apparaitre le morceau de pain qui se dérobe; le litre de vin dont l'envie lui brûle la gorge. Il *savait* que quelque chose arriverait

un jour pour lui. La vie ne pouvait pas durer éternellement comme ça, elle était trop moche. Il ne pouvait marquer le pas dans la boue jusqu'à la fin des fins. Il attendait l'évènement libérateur comme une terre insouciante mais assoiffée attend l'orage.

Il se demandait quelquefois pourquoi et comment il était arrivé à l'âge de trente ans. Il n'aurait même pas reconnu sa maison natale. Ça aussi, ç'avait été trop moche. Autant que la batteuse. Cependant entre les deux il n'y avait pas de comparaison. Souvent, il essayait d'en trouver une pour juger si sa vie était devenue plus douce, mais il y renonçait bientôt. C'était aussi horrible et aussi désespérant.

Siffrein enfant avait été aussi malheureux que l'était Siffrein homme. Ah! s'il avait su à dix ans ce qu'il savait à trente! C'était généralement sur cette réflexion bête à pleurer que se terminaient les rencontres des deux Siffrein.

Deux ou trois événements avaient marqué sa vie jusqu'à cette date, qui émergeaient d'une brume lourde. Trois, pour être précis. Ils avaient l'un après l'autre écrasé une partie de lui-même et l'avaient laissé pour ainsi dire l'esprit et le corps nu devant ce monde plein de sourdes menaces. Il ne se souvenait que de ces trois accidents et savait que celui qui surviendrait, s'il en survenait un d'important, autre que sa mort, ne pourrait que démolir la seule chose qui restait en lui et qui était nécessaire à sa vie. Cette chose, il ne savait pas ce que c'était. Elle devenait claire seulement dans le sommeil. Il rêvait qu'autrefois il avait été un animal étrange, moitié oiseau, moitié poisson et cet ensemble extraordinaire, tout en étant lui-même, était une femme. Le matin il était jeté hors de son rêve, brisé et quand par hasard un crayon et une feuille de papier lui tombaient sous la main, il ne pouvait s'empêcher de dessiner le monstre. Machinalement, s'il ne revenait à lui bien vite, d'un trait épais de crayon, il séparait la tête du tronc de la bête. Lourd présage.

Souvent aussi, il rêvait qu'il était devenu une meute de monstres dans une forêt. Ces innombrables bêtes hurlantes, à figure humaine, tournaient en rond et prenaient toujours des décisions abominables. Elles dévoraient quelqu'un ou bien se jetaient toutes dans un brasier ou dans un fleuve. Il souffrait alors comme un damné et s'éveillait paralysé. L'ankylose de ses

membres se défaisait de place en place et il se demandait si vraiment, pendant son sommeil, il n'était pas devenu le refuge d'une troupe d'animaux sanguinaires. Il n'osait plus se rendormir car l'ombre lui paraissait autour de lui peuplée d'êtres soufflants qui attendaient de le voir perdre conscience pour entrer en lui et le dévorer.

Pourtant, il buvait moins que ses compagnons. Mais son père avait beaucoup bu. Pendant son enfance, à l'âge de sept ans, il avait rencontré le premier événement douloureux qui avait marqué sa vie.

Son père était menuisier. La menuiserie était tout au bord de la grande route, à l'orée du village. L'odeur résineuse des copeaux lui était restée toujours désagréable, à l'égal de celle de la mort.

La maison était sale et puante. Les carreaux cassés des fenêtres étaient remplacés par des rectangles de papier de boucherie encore tout sanglants. Son père, quand il rentrait ivre avait l'habitude de lancer les ustensiles de cuisine et parfois les rabots ou les scies à la tête de sa femme. Celle-ci courrait alors éperdument dans la cuisine, essayant d'éviter les projectiles La fenêtre était devenue bien vite un assemblage de papiers jaunes qui ne laissaient entrer dans la cuisine qu'un jour misérable. Quand le père était fatigué de cette demi-obscurité, il crevait les papiers à coups de poings et les remplaçait le lendemain, quand sa colère était calmée.

Sa mère était devenue presque idiote à force de recevoir des coups, mais personne n'avait le loisir, dans le voisinage, de s'intéresser à son état mental.

Le père était d'une avarice extrême pour tout ce qui n'était pas le cabaret. L'enfant et la femme ne mangeaient pas. Il empêchait Siffrein de jouer avec les autres gosses, sous prétexte que le mouvement donne faim. Bien entendu, il n'avait jamais été question d'envoyer le petit à l'école. Il couchait sous le « banc » de menuisier, sur un lit de copeaux, couvert par un vieux pardessus que le maire du pays avait donné à son père et qui portait encore au revers une légion d'honneur pisseuse, la tête appuyée contre une planche.

Quelquefois, la nuit, il était réveillé par les oreilles, si l'on peut dire, en sursaut et, sans qu'il sut pourquoi, un orage de coups s'abattait sur lui. Il était traîné dans l'atelier, heurté violemment sur des « coins » de

fer ou de durs morceaux de bois. L'orage passé,, la porte de la chambre refermée sur son père dans un dernier tonnerre, il se recouchait hébété, les joues brûlantes de gifles, les yeux secs, il ne se demandait jamais ce qui lui valait ces raclées et se rendormait. Au moindre rat courant entre les planches, négligeant presque de s'éveiller, il protégeait sa tête, croyant que son bourreau revenait, ayant oublié quelque endroit de son corps meurtri.

Un jour, l'épicière était venue faire du bruit; cette femme n'aimait pas les pauvres gens, parce que Siffrein lui avait volé un petit morceau de gruyère. On était en été et le père faisait rougir une tringle de fer sur du charbon de bois pour faire des trous dans une planche. Il avait chaud, c'est-à-dire qu'il s'arrêtait souvent pour boire. Dès que l'épicière eut assez crié contre les vauriens et fut sortie, il ferma la porte à double tour. Une âme de justicier s'éveilla en lui. Il avait appris dans un roman populaire qu'autrefois on « marquait » les criminels. Il s'essuya le front et rit bruyamment. Avec son fer rougi, il remuait du charbon de bois dans le réchaud.

— Déshabille-toi, ordonna-t-il à Siffrein.

L'autre n'avait jamais peur quand il voyait que son père allait le frapper. A-t-on peur de la soif ou de la faim ? Mais ce soir-là, il sentit un sentiment atroce et neuf l'envahir.

— Veux-tu te dépêcher ? voleur !

L'enfant retira sa veste. Il croyait que c'était suffisant. Son père lui arracha sa chemise et puis son pantalon. L'enfant était nu dans l'ombre, tremblant malgré la chaleur suffoquante, le corps illuminé par les charbons déjà sanglants.

— Ah ! tu es un voleur? Ben tu vas voir!

L'homme s'approchait de lui, le fer rouge à la main raide comme un serpent de feu prêt à piquer, parcouru d'étincelles. Siffrein se jeta sur la porte, essaya d'ouvrir. Une morsure horrible au creux des reins, il s'abattit sans connaissance, se brûlant la nuque au fer encore tendu.

L'homme le saisit par les cheveux. De deux coups secs et habiles, il dessina un V sur le ventre de l'enfant dont les yeux sortaient des orbites. Le petit, réveillé de son évanouissement voulut parer le coup. Il

saisit la barre à pleine main; la chair grésilla. Une atroce odeur se répandit dans l'atelier.

L'homme, avec calme, s'en fut à la cuisine jeter son instrument dans l'eau de l'évier pendant que l'enfant se tordait dans les copeaux en hurlant. Il revint dans l'atelier en s'essuyant les mains. Il comprit qu'il y était allé un peu fort. Il dit simplement.

— Quand tu auras envie de voler, maintenant, tu te déculotteras.

Pendant quinze jours, l'enfant ne reprit pas connaissance. L'homme rossa sa femme pour qu'elle l'empêchat de mourir, et ainsi de les faire mettre en prison. C'est pendant cette *maladie* que Siffrein vit en rêve, pour la première fois, les meutes de monstres dans des forêts incendiées et des bêtes à face humaine qui lui mangeaient les entrailles.

Depuis cette époque, il avait gardé dans sa tête une sorte de bourdonnement qui s'intensifiait à la vue du foyer, la lumière prenait le chemin inverse de son regard et enflammait son cerveau jusqu'au fond. Une chaleur lui montait alors du ventre à la poitrine.

Quand, au conseil de révision, le major lui avait demandé ce que signifiait la cicatrice qu'il avait sur le ventre, d'un air un peu idiot mais il faut le dire, soulevé par une haine ardente, avec le sentiment de clouer son père au pilori, il avait raconté son histoire, à la grande stupeur de l'assistance. Siffrein paraissait raconter cela avec tant de détachement qu'il était impossible de le plaindre.

*
* *

Cette rencontre avec le feu avait marqué son âme encore plus durement que son corps. Elle avait grésillé en fumée comme son ventre. Cette scène avait dressé autour de lui des barreaux rouges qui avaient toujours retenu ses élans, entravé ses gestes. De là lui venait son air gauche et balourd. Il n'avait pas la gaucherie d'un idiot : sa maladresse était celle d'un homme déchu et dont la douleur, une fois pour toutes, a brisé les vertèbres et raccourci le regard. Au plus gros de l'hiver, il ne s'approchait pas du foyer. Il n'avait jamais froid. Au contraire, la vue d'un brasier le faisait trembler de fièvre.

Mais ce n'était pas du feu qu'il tenait l'idée de la

mort. Le feu, pour lui, c'était la souffrance, la vie multipliée, la vie montant au-dessus de lui comme une pyramide d'étincelles et de brindilles enflammées. La mort c'était quelque chose de plus morne et de plus mystérieux. Le feu le multipliait, tandis qu'il se sentait devenir petit et dur comme un caillou quant il pensait à la mort...

Il était encore enfant. Une année s'était écoulée depuis la grande scène de la brûlure. Personne n'y pensait plus, sauf lui, à la maison.

Tout le village en parlait car, les rares fois où son père lui permettait d'aller se baigner à la rivière avec les autres petits du village, quand il sentait trop mauvais, il devenait une véritable attraction pour les gosses. Ceux-ci se mettaient en demi-cercle autour de son ventre et contemplaient béatement la trace de la justice paternelle. Il se donnait en spectacle, sans pudeur et sans orgueil. Les autres, lui apportaient des billes, des pommes, des toupies, lui, en échange montrait sa cicatrice. C'était son bien. C'était tout ce qu'il possédait. Souvent, ainsi, derrière une haie, à l'abri d'un mur, devant les garçons et les filles qui revenaient de l'école, il baissait ses pantalons et relevait sa chemise pour montrer le V infamant.

Il y avait un an, donc, qu'il se promenait dans le village, sans le savoir, comme le symbole de l'enfance martyre quand il tomba malade. Depuis longtemps, il voyait souvent, en songe, les bêtes de la forêt qui essayaient de lui manger le ventre, il s'était toujours défendu désespérément, mais une nuit, il se sentit leur proie. Il s'éveilla au milieu de l'obscurité, dans l'atelier silencieux.

On était au cœur de décembre. La campagne, autour de la maison était toute crispée par le gel et la plaine faisait entendre le bruissement si particulier de la terre travaillée par le froid. Un vent aigu déclouait avec patience un morceau de papier qui servait de carreau à la fenêtre. Il sifflait comme une bête de nuit. On devinait tous les oiseaux maléfiques de l'hiver suspendus entre les branches nues comme à des fils de fer. Une lune de marbre errait parmi les scies et les rabots et se posait lourdement sur la poitrine de Siffrein qui toussait sans répit. Ses joues étaient brûlantes et l'odeur de sa sueur sale se mêlait à celle du sapin et du chêne. Il se retenait de tousser car à chaque ac-

cès de toux il entendait ses parents s'agiter sur leur paillasse et une bordée de jurons s'élevait de la bouche de son père. S'il avait fait moins froid, celui-ci n'aurait pas hésité à se lever pour lui « apprendre à s'enrhumer ».

Des cailloux brûlants paraissaient racler les uns contre les autres dans sa poitrine quand il respirait et son souffle était si bruyant qu'il en était effrayé. Il attendit ainsi le matin, tremblant de fièvre sous sa mince couverture et, à mesure que tous les outils, toutes les planches se dégageaient de l'ombre, la crainte de ne pouvoir se lever le remplissait de nouveaux frissons. Il sentait bien que, quand il essaierait de se mettre debout, son univers serait changé. Une chose allait se passer, qu'il n'avait jamais connu. La douleur ne viendrait pas d'une cause extérieure et fatale comme le fer rouge de son père, mais du fond de lui-même, serait créé en quelque sorte par lui et il se sentait coupable d'être malade. Chaque matin, avant que sa mère et son père fussent réveillés, il se levait, traversait la cour glissante de verglas pour aller chercher du bois sous le hangar, et allumait le feu. Ensuite, il lui fallait aller au puits et tirer de l'eau pour faire le café. Oh!... ce contact en feu du fer glacé de la chaîne!... Et ce seau qui ne veut pas briser la glace du fond, si lourd à monter!... Ce n'était que lorsque la cuisine était bien chaude et que l'eau chantait sur le feu que l'homme et la femme se levaient. Quand le père était de bonne humeur, c'est-à-dire quand il ne s'était pas trop saoulé la veille, il daignait tourner le moulin à café, assis dans son lit.

En ce moment, Siffrein sentait qu'il commettait une action grave. Non pas une mauvaise action, comme celle qui consiste à voler un morceau de gruyère dans une épicerie, mais il avait la sensation de déranger un ordre établi, de faire un accroc dans la trame si serrée des faits de la vie. Il ne craignait pas de châtiment : il y avait longtemps qu'il avait compris qu'il n'y avait aucun rapport entre ses actes et les coups qui pleuvaient sur lui. Il se demandait seulement ce qui allait arriver et il n'aimait pas être incertain de son sort.

Le matin naissait sur la montagne et dans sa chair. A mesure que la nuit blanchissait, le froid devenait plus vif et la bouche de Siffrein plus pâteuse. Les genoux au menton, claquant des dents, il était tout cris-

pé en lui-même; on aurait dit qu'il voulait retenir la nuit autour de lui comme une couverture qui se dérobe. Mais il ne pouvait rien à la marche de la terre et, implacablement, fil après fil la toile de l'ombre se déchirait. Le vent de l'aube faisait remuer les copeaux et, ce qu'il attendait en tremblant, arriva. La diligence d'Avignon passa sur la route. Le pas des chevaux étincellait sur la terre durcie par le gel. Il était six heures.

Il fallait se lever. L'enfant ramassa son énergie comme on ramène sur soi des hardes. Il sortit de dessous son banc. Il avait craint de voir tout tourner autour de lui quand il serait debout, comme il lui arrivait quelquefois quand il n'avait pas mangé. La réalité fut encore plus effrayante. Tout devint immobile, d'une immobilité de fin du monde.

Les choses se tenaient rigoureusement appliquées contre le jour naissant. Rien ne venait rider l'atmospère. Un grand frisson de fièvre le parcourut. De la porte à lui il lui semblait qu'une très longue distance s'étendait. Un chemin interminable, une allée bordée de grandes planches dressées.

La porte ! cette porte qu'il faudrait pousser pour recevoir un grand seau d'air glacé sur sa figure, sur sa poitrine qui était comme un buisson ardent ! Il se dirigea en titubant vers elle. Elle paraissait l'attirer; le froid de la cour paraissait aspirer sa fièvre. Il n'était qu'une boule de vapeur chaude dans le froid du matin, deux yeux fixés sur la petite fenêtre de la porte. Petite fenêtre dans laquelle se découpait, avec une précision déconcertante, le hangar au bois, loin, si loin... et il faudrait, pour l'atteindre traverser des steppes.

L'enfant marchait à tâtons dans la lumière ténue, embarassé de sa propre épaisseur. Il tira le lourd verrou dont le fer glacé lui colla aux doigts. Il était dans la cour. Alors se furent comme des scies qui auraient vibré sur son nez et sur ses oreilles, un étau qui aurait pressé sur ses tempes et fait éclater son front. Des linges brûlants lui claquaient au visage. Il défaillit. Il lui sembla qu'il tournait sur lui-même et s'abattit sur le sol gelé.

André de Richaud.

Chroniques

GEORGES BERNANOS
ET LA POLITQUE DU COCU

Et ce n'est pas des sots et des sociologues
Qui rameront pour nous sur nos pauvres trois mâts

Charles PEGUY.

J'ai connu dans ma folle adolescence — le fut-elle — un clerc d'huissier doux et bête. Et après tout pourquoi pas ? Comme il habitait au-dessus d'une pharmacie, sa femme prenait fallacieusement prétexte de métaspirine et de Jouvence de l'Abbé Soury pour échanger quelques sourires avec le potard d'en dessous. Le clerc d'huissier doux et bête était homme formé aux strictes disciplines qu'après Karl Marx, Monsieur Charles Maurras et Sa Sainteté le Pape Léon XIII, ont professées les rédacteurs d'un certain nombre de feuilles politiques, qui, bien ou mal pensantes, ont du moins ce mérite commun de ne penser que le moins possible. Ou pas du tout.

Le clerc d'huissier doux et bête savait donc qu'il faut se méfier du sentiment et de l'idéal : il faut être réaliste, nom d'un chien ! Voyons les choses objectivement : des faits des faits, rien que des faits ! Il écarta donc la tentation, qui pourtant en valait une autre, de donner une bonne calote à sa légitime et au potard un coup de pied au cul : surtout ne soyons pas inpulsifs. Du sang froid et de la logique.

Le clerc d'huissier ayant donc chassé de sa tête les quelques idées qui, pour être violentes, n'étaient peut-être pas après tout aussi sottes qu'un vain peuple eût pu le penser, parla ainsi dans son cœur : la force des choses se joue des vœux du législateur positif : c'est là une vérité première que j'ai sucée à la puissante mamelle de Mr. mon professeur d'économie politique au temps ou je préparais ma capacité en droit.

Craignant pourtant que sa mémoire ne lui fit défaut, car il se plaignait d'elle plus volontiers que de son esprit le clerc d'huissier doux et bête alla quérir une haute échelle double. Il accéda au plus haut placard de la cuisine. Longuement il remua d'antiques paperasses qu'avaient provisoirement respectés les cafards. Enfin, au bout d'une heure de recherches, sa poitrine se gonfla d'un soupir de satisfaction. Prestement il dégringola les degrés de l'échelle double, portant sous le bras un registre qu'il se mit à feuilleter avec respect. A la première page un titre s'étalait, orgueilleux:

COURS DE SOCIOLOGIE POSITIVE

Il peut paraitre surprenant à des esprits superficiels que le simple fait d'être cocu inspire à un clerc d'huissier, fût-il doux et bête, la lecture de Machiavel. A ces naïfs, nous répondrons avec M. Charles Maurras (1) que « les faits réels se développent suivant les poids, les mesures et les nombres dont ils sont composés », et qu'ils ne sauraient se laisser influencer par les vaines aspirations des hommes. Que par conséquent le clerc d'huissier doux et bête faisait œuvre de réaliste en réprimant, en un geste d'une virilité douteuse, les révoltes de sa chair ou les exigences de son cœur et en demandant à ses maîtres de l'aider à obtenir une vision véritablement objective du réel. Ayant donc, d'un revers de coude, repoussé les épluchures de pommes de terre il posa sur la table le manuscrit, plein de citations généreuses. Le front dans ses mains, il interrogeait les grands hommes, attendait d'eux qu'il lui dictassent sa conduite. Des formules ailées, comme seuls en trouvent ces bons sociologues, palpitèrent autour de son crâne, se posèrent sur les casseroles où mijotait le manger du soir : « le vrai sociologue doit commencer par se débarrasser de ce que Durkheim appelle la conception artificialiste, qui hante encore si obstinément les esprits. Il doit avant tout poser ce principe que les sociétés sont des êtres naturels, des organismes se développant en vertu d'une nécessité interne ». (2) « Dès l'instant, lui chuchotait la grande ombre de M. Albert Bayet, tapie entre deux pelures d'oignon, dès l'instant qu'on admet dans le monde social l'existence de lois en tous points semblables à celles qui régissent la chute d'une pierre, il serait puéril de rendre un individu quel qu'il soit responsable de ses actes. La science ne connait ni devoir ni responsabilité » (3). Elle ne connait que des faits. « La soumission aux

(1) *Mes idées Politiques P.* 59.
(2) *Deploize : Morale et Sociologie P.* 20.
(3) *A. Bayet : La morale scientifique P.* 9 *et* 49.

réalités constatées par la stastique s'impose à toutes politiques, murmurait à son oreille, entre deux aspirations de dentier, la voix nationale de M. Charles Maurras.

Dans cette pauvre caboche, tant de hauts enseignements provoquaient une étrange fascination. Il eut voulu écrire au bureau des statistiques pour que lui fut adressée d'extrême urgence la liste des cocus, classés d'après leur âge, leur origine raciale et leur déclaration d'impôts sur le revenu. Il se prit à regretter que n'existat pas encore sur cette matière quelqu'une de ces savantes mcnographies indispensables à l'homme social, quelque chose de comparable à ce que Durkheim a fait pour le suicide, dans quoi il décrit toutes les espèces d'auto-trucidation rangées en paragraphes, alinéas, catégories et sous catégories de toutes espèces. Il n'oublie qu'une chose, la seule importante, il est vrai: de se pencher, avec un peu de tendresse dans le cœur, sur ces pauvres bougres qu'un excès de détresse pousse à se détruire. Des faits... rien que des faits... Le clerc d'huissier grattait son crane chauve. Haro sur le sentiment, haro sur les impulsions. On ne brave pas impunément la force des choses. C'est elle qui a fait pousser mes cornes. La question n'est pas de savoir s'il est bien ou mal d'en porter, mais étant donné que j'en porte, sachons accepter les faits comme ils sont et nous adapter à eux, au lieu de vouloir les dominer par l'intransigeance d'un principe non sanctionné par le réel.

Ainsi parla le clerc d'huissier doux et bête.

Sa femme échangea de plus en plus de sourires avec le pétard du rez-de-chaussée. Elle en échangea même tant et tant qu'un beau matin, un matin puéril plein de chants d'oiseaux complices, elle s'envola avec son fol amant, emportant, sans doute à titre de souvenir, l'argenterie et les économies du ménage.

Je ne sais pas si je me suis bien fait comprendre.

C'est une vérité première qu'il est des choses dont mieux vaut rire pour ne pas risquer d'en crever de colère ou de dégoût. Je sais bien qu'entre l'ironie et la violence une troisième attitude reste possible, mais combien difficile : Une lucidité attristée et charitable. Tout le monde n'est pas capable de s'y conformer. Les placards publicitaires ont parlé, à propos des *grands cimetières sous la lune*, de la colère du grand écrivain catholique. Les grands cimetières ne sont pas un livre de colère. Bien plutôt un livre d'immense pitié. Une immense pitié, un immense besoin de comprendre et de comprendre pour pouvoir aimer, emplit l'ouvrage de la première à la dernière ligne. Il n'est pas de bêtise dont Bernanos ne s'efforce de s'approcher d'un cœur

fraternel. Seul, par instants une certaine imposture le glace, cette hypocrisie dont la Somme Théologique dit qu'elle a plus irrité le Seigneur que tous les crimes de Sodome. Mais qui songe encore à s'indigner contre les crimes de Sodome?

Il est vraisemblable que dans un certain nombre d'années les bibliothèques universitaires s'enrichiront de thèses doctes qui auront pour titre quelque chose comme : La Pensée Politique de Georges Bernanos; ou mieux encore : Contribution à l'Etude de l'Influence de la Philosophie Idéaliste sur la Pensée Sociologique de Georges Bernanos. Ce jour-là, si l'Eternel a rappelé ce juste dans son sein, sans doute l'ombre du Père de Mouchette hausserait-elle gentiment les épaules : Bernanos n'a pas attendu d'entrer dans la béatitude infinie pour connaitre ce double revers de la gloire: le ciel des imbéciles et l'encre visqueuse des cuistres.

Et dans un sens ils n'ont pas tort, les cuistres. C'est vrai qu'il y a chez Bernanos une pensée sociologique et politique. Une pensée ? C'est un jaillissement, plutôt, qu'il faudrait écrire.

L'œuvre de Bernanos est simple : c'est pourquoi elle est mal comprise. Sinite parvulos : une parole qui, dans le seul domaine de l'humain est d'une portée incalculable. Le siècle est à ce point biscornu qu'il en vient à prendre la simplicité pour un signe de sottise. En vain, M. Paul Valéry l'avertit :

> La divine simplicité
> Demande d'immenses égards...

Cette génération qui se glorifie d'avoir inventé des architectures rectilignes, ne se plait qu'aux courbes de la pensée : Oh Peuple à la nuque dure ! La vérité est que l'oblique et le tortueux risquent moins d'engager que la rectitude. Génération d'avocats jacassiers, pour qui le coup de pouce est le procédé usuel de controverse, à qui la casuistique tient lieu de moral, qui se faufile tant bien que mal, en ondulant de la croupe, entre des demi vérités plus ou moins en faux équilibre, génération faite pour le compromis et l'équivoque.

Qu'est-ce que la vérité, demande-t-elle ?

Ponce Pilate, va !

Avouez qu'il y a de quoi faire grincer les dents d'un type comme Bernanos.

Qu'est-ce que la vérité ?

A cette question, tous les eunuques de l'intelligence s'agitent en grand tumulte. Pourquoi les eunuques s'agitent-ils en grand tumulte, et les imbéciles fomentent-ils de vains complots ? De grandes choses noires remuent dans le bruit : sont-ce des ailes

de chauve-souris ? Sont-ce des robes de basochards ? Les sages, dont il est écrit que leurs sagesses est folie devant Dieu, tiennent congrès dans des amphithéâtres; des politiciens coudoient des philosophes, des intellectuels et des jésuites trinquent des verres de vin trouble....

Qu'est-ce que la vérité ?

Une fois la question posée, la question dure, il n'y a plus que deux solutions : ou se laver les mains du sang du Juste — mais toute l'eau de l'océan effacera-t-elle jamais la tâche écarlate ? — ou oser regarder.

Il y a les Saints et il y a le Procurateur.

Il y a les héros et il y a les lâches.

Que ce Bernanos est donc embêtant de dire ces choses! Ce sont des mots qui ne se prononcent pas. Dans les bonnes familles, quand le fils a pigé la vérole, on se contente d'indiquer, la mine confite, qu'il a eu de gros ennuis l'hiver dernier.

Qu'est-ce que la vérité ?

Des congrès se tiennent dans le désordre; des académies cherchent des euphémismes, des juristes épèlent des textes. Alors douce, insidieuse une voix s'élève : vaine question mes amis. Vous êtes de grands enfants de vous attarder à de pareilles vetilles. Ce qui compte, ce n'est pas la vérité, pas davantage la conformité du geste avec quelque idéal transcendant. Une seule chose importe ; la réussite. Entendez-vous ? la réussite seule. Soyez réaliste.

Pauvre Nicolas Machiavel! A une époque ou la Chrétienté flanchait, il s'est imaginé découvrir ce pauvre secret de polichinelle, et, tant bien que mal, l'a claironné dans une trompette à deux sous : il a tout juste engendré une inombrable postérité de muffles. Ce gamin de quinze ans qui s'assied dans l'autobus à la barbe d'une vieille femme éreintée, serait bien surpris, pauvre gosse mal élevé, si on le taxait de machiavelisme.

Foin de la justice, de la charité, du droit, de l'honneur. La réussite est la mesure de tout (1). Et le résultat pitoyable fut

---

(1) *Machiavel. Le Prince. Ed. Beziat. P. 47 : « Il faut donc que l'usurpateur d'un état y commette en une seule fois toutes les cruautés que sa sûreté nécessite pour n'avoir plus à y revenir ».*

Op. Cit. P. 83 : « Parmi les princes de notre temps qu'on a vu faire de grandes choses, il en est peu qui se soient fait un scrupule de tromper ceux qui reposaient sur leur loyauté. Vous devez donc savoir qu'il y a deux manières de combattre : l'une avec les lois, l'autre avec la force.

le lamentable Machiavel mourant exilé, bafoué, raté, sur toute la ligne.

Le réalisme n'engendre pas seulement des pignoufs... Je songe à ce clerc d'huissier doux et bête qu'a connu mon adolescence...

M. Charles Maurras me souffle à l'oreille d'une voix glapissante : « Nous avons horreur de l'idéalisme » (1). Le droit divin des rois, fichaise que tout cela (2). Une seule chose compte, les faits. Un seul critère: le succès. Voyez plutôt: j'ai accablé de calomnies et d'injures quiconque s'opposait au triomphe de mes idées (Georges Valois — que Dieu l'ait en sa bonne et sainte garde, en a su quelques chose). J'ai magistralement démontré dans un article mémorable que le Comte de Paris est une andouille. Après avoir écrit que toute déchristianisation est un crime contre la patrie (3), j'ai valu à nombre de catholiques de mourir sans les derniers sacrements: comme un chien disent les gens chez moi. Aprè avoir dénoncé le péril de tout rapprochement Franco-Italien (4), je suis aujourd'hui un seide de M. Mussolini et devant ces salutaires douches d'hyperite qui réjouissent le cœur de ces bons Ethiopiens, j'applaudis de mes pâles mains transparentes de vieillard. Que voulez-vous? Réalisme. Réalisme...

— Au moins, demandai-je, peu au courant des choses de de la politique, je pense qu'en échange de tout cela vous avez hissé le Roi sur le trône de la France ?

Réalisme. Réalisme...

J'ai connu un clerc d'huissier doux et bête...

A l'abri d'une épaisse forêt d'appareils téléphoniques, M. Gignoux plastronne : « Les premiers législateurs ne sont que des scribes qui recueillent et mettent en ordre les coutumes sorties de la nécessité des choses. Le fameux mot de réforme qui aujourd'hui fait sottement tourner tant de têtes leur était inconnu. » (5).

— Mais le droit?... Mais la Justice ?... Mais ces enfants de filateurs de Lyon et de Mulhouse qui vivaient en moyenne un an et demi ?..

— Paix, jeune homme, Paix. « Il ne s'agit pas de discuter

---

(1) *Enquête sur la Monarchie - Ed.* 1928, *P.* 483.
(2) *Op. Cit. P.* 125 *et* 161.
(3) *L'avenir de l'Intelligence.*
(4) *Cf. Op. Cit.*
(5) *Leroy Beaulieu : L'état moderne et ses fonctions, P.* 110

sur les avantages et les inconvénients. Notre tache est de constater et non de glorifier ou de maudire les lois qui gouvernent dans leur développement les sociétés humaines ». (1)

— Ne vous semble-t-il pas cependant que chacun devrait avoir droit à un minimum d'existence ? Ne conviendrait-il pas?...

— Il n'appartient à personne d'augmenter artificiellement la valeur de son travail qui est et reste déterminée par l'automatisme des faits économiques, par le mécanisme impitoyable des prix. (2)

Réalisme. Réalisme...

— Du moins, excusez mon ignorance, je suppose qu'avec semblable doctrine, pleine de ce qu'un vain peuple pourrait appeler de la cruauté, mais que nous autres, scientifiques, nous nommerons : objectivité, je suppose que jamais la position de la Bourgeoisie n'a été plus solide, jamais sa situation sociale plus forte ?

Réalisme. Réalisme...

J'ai connu un clerc d'huissier doux et bête...

D'un geste onctueux comme une patisserie italienne, Son Eminence se renverse dans son fauteuil et agite mollement une main aux longs doigts purs ou brille l'anneau pastoral.

— Mon fils la Sainte Eglise, Notre Mère à tous, ne doit pas oublier que si ses fins sont spirituelles, une partie de ses membres sont provisoirement des êtres charnels. Assise donc dans le temporel, elle est bien forcée de pactiser avec lui. Ce lui est une nécessité, et bien plus pénible, croyez-le, que ses adversaires parfois ne le supposent. Pensez-vous que ce soit sans une arrière saveur d'amertume, que nous ayons du rappeler Mgr Jarusseau, évêque catholique d'Harrar coupable d'avoir évoqué pour M. Mussolini certain texte, d'ailleurs très oublié, d'un prophète, d'ailleurs mineur, ou il est parlé avec quelque sévérité de ceux qui fondent les cités sur le meurtre et les empires sur l'iniquité. Que voulez-vous, mon cher enfant, ce bon capucin à force de vivre au milieu de ces populations primitives ethiopiennes sur lesquelles, jusqu'à ces derniers temps, la civilisation n'avait pas encore répandu ses bienfaits, cet excellent moine avait perdu le sens des réalités. Notez bien que je ne nie pas l'utilité de rappeler aux Princes de ce monde certains principes de notre Sainte Doctrine. Mais vous conviendrez avec moi que notre patrimoine spirituel est d'une telle richesse que ce pauvre Mgr

---

(1) *Cournot : Principes de la théorie des Richesses, P.* 4.

(2) *Discours de M. le Sénateur Lemery, à Gray* (*Echo de Paris du* 15 *Juin* 1936).

Jarusseau eut pu choisir dans cet immense trésor qu'est le dogme chrétien quelque joyau, qui, pour être peut-être un peu moins adapté aux circonstances eut pris moins totalement de front les maitres temporels que la prudence nous ordonne de ménager.

Nous avons trop besoin des puissants de cette terre pour ne pas transiger parfois avec eux, dans la mesure, certes, ajouta le prélat, battant l'air de ses belles mains aux longs doigts purs, dans la mesure ou pareille transaction peut être pour nous honorable.

Nous avons nos dogmes, sources vives de toutes vérités, bien sûr. Mais vous trouverez avec moi, mon fils, que ce serait peut-être tenter la Divine providence que de prétendre faire entièrement plier les faits en face des dogmes. Force nous est alors d'adapter les dogmes aux faits (1), de reconnaitre les situations de fait, comme nous l'avons écrit au moment d'envoyer un nonce auprès de M. Le Général Franco. N'allez pas croire, comme nos adversaires d'Action Française font mine de l'insinuer, que nous donnions notre approbation totale à l'œuvre de ce chef militaire. Mais veuillez considérer que ceux contre lesquels il lutte sont des ennemis acharnés de notre religion, que, par conséquent, il est d'une sage politique de nous ranger du côté du moindre mal, dans ce que M. Georges Bernanos, que l'on m'a dit être un écrivain français doué d'un joli talent et d'un agréable tour de plume, appelle les troupes du Général Moindre Mal. Son Eminence se leva, me désignant la porte, tandis qu'un sourire ruisselant de pieuse vaseline illuminait sa face ascétique.

Oh ! Je sais que c'est une imposture facile de prêter aux gens des propos odieux pour se donner ensuite la joie de les confondre : les plaidoiries seraient singulièrement aisées si la défense elle-même était chargée de dresser les réquisitoires.

Je veux bien laisser de coté le Cardinal d'opérette: c'est un plaisir assez vain de dégonfler à coups d'épingle une baudruche que l'on a soi-même soufflée. L'ironie n'a jamais servi qu'à amuser celui qui en use: Paix aux marionnettes dont jouait le charmant Robert de Flers.

Soyons clairs.

Est-il vrai ou est-il faux que le mépris de l'idéalisme, la haine de toute construction dogmatique soit la charte de ceux qui se flattent de mener aujourd'hui ou de défendre une politique réaliste ?

---

(1) *Cf. Robert Brasillach : « de quelques crevaisons » dans je suis partout du 20 Mai 1938.*

Est-il vrai ou est-il faux que, foulant aux pieds tout ce qui fait la noblesse du patrimoine français, nos petits maitres ne s'attachent plus qu'aux seuls résultats tangibles et même pour beaucoup d'entre eux appréciables en argent ?

Est-il vrai ou est-il faux que Jeanne d'Arc, c'est tout de même plus grand que Louis XI et Saint Louis que Philippe le Bel ?

Est-il vrai ou est-il faux — je sais bien qu'en écrivant ces lignes, je vais faire hurler bien des gens, si tant est que bien des gens lisent jamais ma prose, est-il vrai ou est-il faux que l'histoire de mon pays pourrait se passer de Philippe le Bel ou de Louis XI, mais qu'il est inconcevable d'imaginer la France sans cette bergère chimérique qui résolut un jour de bouter hors l'envahisseur et sans le Roi qui rendait la justice à l'ombre du chêne de Vincennes ?

Que M. Balfour se flatte de préférer une chose, fut-elle sotte, à n'importe quelle aspiration intelligente ou généreuse, sous la seule condition qu'elle ait déjà réussi cent fois, je répondrai qu'il est peut être conforme au génie anglais d'en user de la sorte. Mais j'affirme qu'il est de la France d'apporter à l'univers des idées grandioses, des idées folles, des croisades et des soldats de l'an II. J'affirme avec Bernanos, avec Péguy, contre Maurras, contre les économistes de Leroy-Baulieu, contre les communistes-marxistes, que le mépris systématique de toutes les mystiques — eh oui, de toutes mystiques : il faut oser ce mot, quelque pollué soit-il par la salive des imbéciles — est une injure à l'héritage français.

Je sais bien ce que de tels propos ont pour faire rigoler un réaliste.

Réaliste comme la lune, va ! Ou comme un esquinade.

Et il est exact que Bernanos sur ce terrain, ne trouvera rien à répondre à qui viendrait lui objecter que le résultat compte plus que l'honneur même du procédé qui l'a obtenu.

— Soit. Admettons. Il y a belle lurette que le bon Lalande remarquait que l'homme qui fait profession de nier la morale est dans une position inexpugnable. Mais cette réussite qui vous tient lieu de critère, l'avez-vous au moins obtenue ? Voyez plutôt votre politique d'après-guerre. Votre réalisme vous a interdit de donner à l'ennemi d'hier un moyen de se relever. Il vous a plu de «prendre l'Allemagne au collet ». Mais, pour avoir rempli le rôle, toujours assez déplaisant, de créancier impitoyable, avez-vous du moins évité de jouer celui, si ridicule, de créancier perpétuellement berné?

Vous avez nié le droit divin des Rois et prétendu fonder le

royalisme, non pas sur l'amour, comme vous le conseillait le chimérique Péguy, mais sur la seule nécessité interne des choses. Et vous avez obtenu ce paradoxe, dans un pays qui avait compté, il y a un demi siècle, soixante quinze pour cent d'électeurs royalistes, de ne plus trouver sur neuf cents parlementaires qu'un seul qui ose encore ouvertement se dire monarchiste. Et encore n'est-il là que grâce au suffrage restreint.

Vous autres, Bourgeois, mes frères, qui n'êtes d'ailleurs pas plus mauvaises gens que d'autres, on vous a rabattu les oreilles que toute réforme charitable était impossible parce que la force des choses s'y opposait, « le mécanisme impitoyable des prix ». Avez-vous seulement sauvé la moitié, le quart de cette fortune qu'un peu de générosité eut du vous faire donner de gré, sans attendre qu'on vous la vienne arracher de force ?

Réaliste, vous ? C'est à mon tour de rire. Il n'est pas un seul domaine ou votre réalisme n'ait connu un fiasco. Vous vous êtes pris pour des cyniques au cœur de pierre et vous n'avez été que de lamentables nigauds.

J'accepterais de vous suivre dans votre domaine, sur le plan politique, du moins, car, sur le plan religieux, c'est une autre affaire, si votre réalisme vous avait du moins valu le moindre résultat réel. Mais pas une, entendez-vous ? pas une de vos entreprises que vous n'ayez menée à vau-l'eau. Votre bourgeoisie a coulé la bourgoisie, votre royalisme a coulé la royauté et si le marxisme n'a pas coulé le socialisme croyez bien que c'est seulement parce que le peuple, avec un sûr instinct de conservation a éliminé vos syllogismes et vos statistiques pour n'écouter que la générosité de son cœur ou la révolte de ses instincts. Lorsque Blondel écrit que le socialisme ne doit la vie qu'aux mystiques qu'il fait par ailleurs profession de nier, je vous prie de croire qu'il sait peut-être ce qu'il veut dire.

Et vous autres, gens d'Eglise, comment ne rougissez-vous pas d'aller crotter vos soutanes dans d'aussi bas marécages? Qu'un quelconque pédant qui s'appelle Levy-Machin ou Durkheim vienne affirmer gravement « qu'il faut mettre les institutions à la base des idées et non pas les idées à la base des institutions », passe encore. Mais vous ! Vous pactisez avec ça ! Vous avez un dogme, bon sang ! Et un dogme qui vous vient de Dieu ! Quelle mouche vous pique de vous plier aux « états de fait » ? Est-ce au dogme de s'ajuster aux faits ou aux faits de s'humilier devant le dogme ? Vous avez Dieu pour vous. Et je suppose que ça compte. « Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles ». Ma parole ! Vous avez l'air de douter de la promesse de Jésus-Christ ! « Reconnaitre les états de faits ». Mais la

souveraineté de Tétrarque sur la Judée était aussi un état de fait.

Au même titre, et ni plus ni moins, que la souveraineté de M. Hitler sur l'Autriche.

Le Réalisme exigeait-il vraiment ce salut nazi de la part de S. E. le Cardinal Archevêque ? Exigeait-il cette soumission de plats commis en face d'un geste qui marque en Autriche la fin de toute Chrétienté ? S'il appartient à l'Eglise d'être réaliste, pourquoi alors l'oreille recollée du soldat romain ? pourquoi la joue gauche tendue après la droite ? pourquoi la suprême défaite du calvaire ? Pourquoi n'avoir pas envoyé les douze légions d'anges qui eussent pu la transformer en un triomphe charnel ? Pourquoi les lys des champs ? Pourquoi ces mains désespérément crispées sur le périssable si toute chair un jour doit revêtir l'immortalité ?

Pourquoi avoir condamné l'Action Française alors que vous pactisez avec le Fascisme ? Pourquoi ce désavœu infligé au Journal *Sept* après avoir loué le Briandisme et promulgué Quadragesimo Anno ? Pourquoi ces fronts humiliés devant les puissants du siècle alors que vous détenez les vérités éternelles?

Si le Christ n'est pas le fils de Dieu mangez et buvez? le Prophète et l'Apôtre vous le conseillent. Mais si le Christ est le Fils de Dieu, alors osez combattre les bêtes à Ephèse. N'espérez pas les amadouer par de gentilles petites tapes amicales sur le derrière : ce n'est pas de cette sorte que vous apaiserez la colère des dévorants. Ils vous engloutiront quand même et vous aurez été ridicules.

Jamais la Chrétienté n'a été plus dévastée que depuis que les Empereurs ne prennent plus la route de Canossa.

... Il est venu apporter non pas la paix mais le glaive...

— Cher Monsieur Hitler, disait au Fuhrer Georges Bernanos, cher Monsieur Hitler, nous n'aurons raison de vous que dans la mesure ou nous retrouverons notre âme.

Il appartient à la France de s'évader des réseaux ou l'emprisonne un réalisme mensonger, qui, sous prétexte de sagesse, lui fait tourner le dos à sa mission, sans lui assurer pour cela les succès immédiats qu'il lui avait promis.

La politique réaliste s'analyse en définitive en la trahison d'un idéal au bénéfice d'un résultat positif concret. C'est ainsi que la charte du nationalisme est que la Déesse Nation est à ce point exigeante que toute autre considération doit céder le pas devant elle : il n'y a pas de parole donnée qui compte. On est prêt à la trahir, s'il le faut, dès que l'intérêt de la Patrie l'exige ou l'intérêt de la cause que M. Maurras confond volontiers avec

l'intérêt de la Patrie. « J'ai vu sur l'Acropole, écrit-il, touchant la terrasse ou s'élève la façade orientale du Parthenon, les débris d'un petit temple que les Romains, maitres du monde, avaient élevé en ce lieu à la Déesse Rome et j'avoue que la première idée de cet édifice m'avait paru une espèce de profanation. En y songeant mieux, j'ai trouvé que ce sacrilège avait son audace sublime. A la beauté la plus parfaite, au droit le plus sacré, Rome savait préférer le salut de Rome, la gloire des armées Romaines et, non content de l'absoudre, le genre humain ne cesse de lui en marquer de la reconnaissance. » (1)

On peut penser ce qu'on veut de M. Charles Maurras, l'opinion que se sont faite de lui nombre de ses partisans, comme aussi nombre de ses adversaires, étant conditionnée par le fait qu'ils n'ont jamais lu traitresse ligne de son œuvre. Pour nous nous conviendrons que M. Charles Maurras a du moin le mérite d'une certaine logique. Il est bien évident que si l'on n'admet pas d'autre religion que celle de la Nation, si l'on croit, avec le penseur d'Action Française, approuvé d'ailleurs par le théoricien du social-socialisme (2), que l'échelle des valeurs s'établit ainsi : est bon ce qui coopère à la puissance matérielle du peuple, et mauvais ce qui la limite, alors toute autre considération doit disparaitre. Pourquoi l'honneur si la loi qu'il s'impose met obstacle au vouloir d'hégémonie d'une race, pourquoi le respect d'une signature, si cette signature engage dans des voies contraires à l'intérêt du groupe ? Tout traité devient un chiffon de papier, toute ville ouverte une bonne cible, et qu'attend-on pour offrir une décoration magnifique à ces vaillants aviateurs qui mitraillent à bout portant et sans danger pour eux-mêmes les femmes et les enfants qui fuyaient Guernica en flammes ? La conquête éthiopienne — deux canons par tête de nègre — ne procède pas d'une autre conception.

Le problème se ramène ainsi à une controverse, et pas seulement philosophique, sur les critères de la loi morale. Si l'on admet avec le doctrinaire monarchiste « qu'un vrai nationaliste place la patrie avant tout, qu'il conçoit donc, traite donc, résout donc toutes les questions politiques dans leurs rapports avec l'intérêt national » (1), tout autre principe moral doit dispa-

---

(1) *Mes idées politiques P.* 278.

(2) *A. Rosemberg : « Le Critere de la vérité est d'augmenter la force et la valeur d'un peuple » dans le Mythe du XX^e siècle, P.* 683; *Trad. Monique Yersin de Genève.*

(1) *Cité par Unanumo dans l'Agonie du Christianisme, P.* 11 *P.* 11.

raitre, et notamment le Sermon que préchait sur la Montagne Celui dont le royaume n'est pas de ce monde.

La religion n'est plus qu'un catégorie nationale qui doit emboiter le pas. La France n'est plus la Fille ainée de l'Eglise. C'est tout juste si on autorisera l'Eglise à se parer du titre de fille ainée de la France et encore devra-t-elle mériter cet insigne honneur par une extrême soumission aux maitres du moment. Des juristes de la Renaissance à Napoléon, il y a une tradition dans ce sens. Ce n'est peut-être pas celle dont la France ait lieu de se glorifier le plus.

Sacrés juristes de la Renaissance ! Vous avez inventé de mettre la Nation sur les autels — Un Roi, une Loi, une Foi ! et la foi dans votre classification arrive bonne dernière — vous l'avez mise sur les autels alors qu'avant vous c'est aux pieds de l'autel, mais d'un autre autel, de l'autel d'un autre Dieu, qu'elle était prosternée. Du même coup, vous l'avez purgée de son âme. Du même coup, vous avez dilapidé un héritage, et quel héritage, de combien de siècles écoulés à l'ombre de quelles cathédrales, de combien de siècles de chrétienté; quel héritage de combien de chevaliers chrétiens, de Rois chrétiens défendant, l'épée à la main, des empires bâtis autour d'un Sépulcre... Je songe à ce Prince lépreux qui régnait sur Jérusalem...

Il fallait vraiment que la France eut l'âme solidement chevillée au corps pour vous avoir résisté. Attendez seulement quelques siècles et cette nation que vous avez voulu exalter par delà le bien et le mal deviendra cette Marianne canaille et tetonnière, devant laquelle se prosternera la barbe dans la poussière, M. Léon Archambaud.

Tout autre est le patriotisme : il honore trop, respecte trop la patrie pour la diviniser. Charnelle, il lui rend le culte dû aux cités charnelles, le culte dû à ce grand corps dont chacun de nous est un membre. Charnelle, nous lui reconnaissons des droits; charnel, nous exigeons d'elle qu'elle assume ses devoirs. Charnelle, nous attendons d'elle qu'elle soit le soldat au service de l'idéal que saluait Georges Clemenceau certain 11 novembre, le 11 novembre d'une année que nous vécûmes. Charnelle, nous l'aimons trop pour n'aimer en elle que sa puissance. Charnelle, nous la respectons trop pour ne respecter en elle que sa force. Charnelle dans les croisades; charnelle dans la chevalerie, charnelle dans les soldats de l'An II, charnelle aussi le 2 août 1914, charnelle, et nous l'aimons ainsi, non parce qu'elle ramène tout à elle dans un incommensurable égoïsme, mais parce qu'elle est un grand corps mystique et que nous savons, que nous voulons qu'une âme l'habite.

Nous avons assumé assez de devoirs vis-à-vis d'elle. Nous pouvons, nous devons exiger d'elle qu'à son tour elle assume ses devoirs envers plus grand que nous, envers ce plus grand que nous pour quoi un Roi de France mourut couché sur un lit de cendre, en terre infidèle, par delà les mers.

Nous ne voulons pas d'une patrie qui soit un moloch. Nous voulons une France qui soit un Preux.

Que des Empires veuillent montrer au monde le signe de leur destin grandiose, laissons-les exhiber des défilés gigantesques, des armées, des flottes, des autostrades. La France, elle, montrera une gamine de 19 ans, brûlée vive pour son Dieu et pour son Roi.

Eternel conflit qui met aux prises une bergère des rives de l'Oise et le fléau de Dieu sous les pas duquel l'herbe ne repousse pas.

Et même sur le plan du réel, sur ce fameux terrain des faits cela reste vrai encore.

Nationalistes français modelez-vous plutôt sur le gabarit de Sainte Geneviève; vous aurez beau enfler la voix, vous ne serez jamais le fléau de Dieu. Ayez le courage de vous avouer chimériques, puisqu'aussi bien vous ne serez jamais cyniques tout à fait. Un conseil même, vous permettez ? Osez porter un joli petit cœur de midinette: vous ne serez jamais un gars du milieu. Mieux vout jouer les amoureux transis parce que, quand vous vous essayez au fumeliers à la redresse, vous n'arrivez jamais qu'à être des cocus.

Pour vaincre les hommes redoutables qui vous menacent, n'essayez pas de les suivre sur le terrain ou ils veulent vous entrainer: vous ne serez pas de force à lutter avec eux. Ils ont leurs armes; c'est leur affaire. Pourquoi les leur emprunter comme si vous doutiez de l'efficacité des vôtres ? Ayez le courage d'être chimériques: car vous n'arriverez jamais à être des muffles tout à fait. Ayez l'héroïsme de retrouver votre âme: elle n'est pas celle d'un cynique; moins encore celle d'un mari complaisant.

J'espère cette fois m'être fait comprendre.

Jacques BENET.

SUR UNE ATTITUDE NOUVELLE

La parution du dernier livre de M. Bernanos, à cette date, dans un moment aussi complètement écœurant, a quelque chose de surnaturel. On peut ne pas tellement aimer le ton des *Grands cimetières sous la lune*, et dire que c'est un ouvrage hirsute et cahotique, mais ce qu importe et qu anime le texte de la première à la dernière page, c'est la voix d'une conscience tout-à-fait insolite, parfois puérile, infantile, soit! Mais telle quelle vraiment d'une insigne rareté... Presque un miracle pour notre temps... Qui ne s'en aperçoit n'est pas mûr pour ce livre. Après *Bagatelles pour un massacre* cette ordure de M. Céline, qui est bien l'apothéose de l'ignominie primaire et besogneuse à quoi plus tard se reconnaitra notre temps, la parution des *Grands cimetières sous la lune* a quelque chose de surnaturel. Pas un des tenants de la probité qui est à gauche n'a jamais rien exprimé de pareil. M. Bernanos est probablement une ébauche de grand homme. On sent en lui cette timide et douillette bonté qui est à l'usage des salles de patronage... Il donne quelquefois l'impression assez désagréablement inoffensive et mesquine d'être en « état de grâce », dans le sens où les catholiques entendent ces mots, et qui est consécutif à la communion. C'est un barrésien et même un vrai personnage de Barrès, une sorte de Rœmespacher tout aussi généreux et « imaginaire » et comme lui finissant toujours par parler de « sa terre », de « son clocher », de « ses pierres maternelles », et par se réfugier dans ce tabernacle de la sensibilité. Mais avec cela, et peut-être, très indirectement, cependant essentiellement, à cause de cela, la spiritualité singulière de son livre revêt une pureté qui bouleverse convainc et dévaste.. Exactement. Qui « dévaste » les domaines du mal. Après tout, cette façon de poser le problème de la dignité humaine sous un angle chrétien aide d'une manière sans doute bien imprévue, à le préciser et à en relever l'urgence.

Il faut souligner aussi — en usant encore de la comparaison entre M. Céline et lui — la position à peu près sans exemple que vient de prendre, avec *Les Grands Cimetières sous la lune*, M. Bernanos. M. Bernanos inaugure une attitude qui ne peut pas ne pas devenir commune aux esprits assez profonds et courageux pour prendre clairement parti contre leur temps, contre l'odieux aujourd'hui... M. Céline, bateleur bête, don Quichotte de l'ignominie, a merveilleusement surpris les foules avec le *Voyage au bout de la nuit*.... Il introduisait une nouveau-

té extraordinaire dans l'argument; l'une des plus fortes raisons de son succès fut qu'il persuada ses lecteurs qu'ils étaient des cochons; comme lui, comme Bardamu; qu'il les fit se déclarer en faveur de son point de vue : « Tout ça c'est de la merde! Nous tous sommes des saligauds; nous ne vivons que pour nous faire des vacheries; les prétentiards qui vous soutiendront le contraire sont pires que vous, des flagorneurs, des gens qui soutiennent que la merde a bonne odeur... Nous valons tous moins que rien ».

C'était un peu rapport au progrès, à l'instruction obligatoire aux machines et aux taudis, mais d'une manière capitale, irréfutable, ça tenait à la nature humaine, on n'y changerait rien. Il fallait que M. Celine fit partager son dégoût au plus de monde possible... C'était sa revanche cette réussite, à lui qui pendant tant d'années avait dû, sans témoin, sans complice (1), vivre en face de sa propre bassesse, de ses purulences, de son impuissance à rêver autrement que très sentimentalement et à de très rares intervalles à la bonté, à la dignité, à l'honneur, fariboles avec lesquelles d'ailleurs, il a, depuis, définitivement rompu... Il est donc impossible, si l'on y réfléchit un peu, de voir en M. Celine un « anti-moderne ». M Bernanos, le premier, prend envers notre temps la seule position qui paraisse convenir, celle du désespéré... Ce ne sont pas les dernières lignes de son livre avec cet intrépide et innocent recours à Jeanne d'Arc, qui me contrediront. Après avoir tant dit, et déchiré tant de voiles, et tout mis à nu, il ne lui reste plus que la négative et pathétique nostalgie d'un jadis d'ailleurs incontrôlable et romanesque; mais quand même pas fantaisiste et suffisamment suggéré sinon rappelé pour obliger tout esprit lucide à des aveux surprenants... La position du désespéré; non pas du révolté, il n'y a rien dans sa roideur cinglante, dans sa noble détermination de demeurer désormais « absent » de son époque, d'être dorénavant « démodé », avce tout ce que ce mot implique ici de magnifiquement outrageant, qui permette au lecteur de se méprendre. M. Bernanos hait la société d'aujourd'hui, non pas

---

(1) Il est bien inutile de rappeler que les compagnons-complices de Bardamu sont absolument incapables de faire naître en lui le sentiment de sa nature véritable. Bardamu est dans la bassesse et la lâcheté tout à fait comme chez lui... Ses compagnons ne sont même pas ses seconds; tout au plus ses suivants, son « chœur ». Pour évaluer ces personnages à leur juste valeur, je crois qu'il suffit de les comparer un instant à ceux de Dostoïevsky.

la Société, non pas l'idée de Société... Voyons ! c'est un catholique qui parle, un homme pressé d'obéir, pourvu que cela n'aille pas contre sa conscience.

Il est vrai : avec son visage d'infâmie, ses bas instincts, sa médiocrité ruisselante, notre époque vient occuper dans l'histoire une place jusqu'ici restée vacante faute de candidat. Où qu'on cherche, quels que soient les siècles, il n'y a pas d'équivalent dans la laideur, le mensonge, l'imposture, pas de jobarderie aussi gigantesque, pas de telles contrefaçons; il n'y a rien, pas de pareille sujétion à la sottise, pas une telle veulerie ni de telle chute... Cette affirmation fera bien rire tous ceux qui ont le « Progrès » dans la peau, qui croient dur comme fer dans la « marche ascendante », les mensurateurs des pas de géant du XX^e^ siècle... Mais aussi ce n'est pas pour eux que j'écris ! Tant pis, après tout, s'ils m'accusent de passéisme ! Il est si difficile aujourd'hui d'énoncer une seule vérité sans encourir le risque, s'il arrive qu'elle ne soit pas « dans la ligne générale », de se voir traiter de réactionnaire et de faux jeton... Quand on pense eh bien oui ! quand on pense à la grande Révolution française, aux fureurs et à l'implacabilité de ces gens-là, de ces réformateurs fanatiques qui avaient saisi le mal à la gorge, on reste confondu devant presque la gentillesse, le « luxe » des mobiles qui les poussèrent à agir. Quoi ? Etablissez donc un rapport entre ces mobiles et les nôtres ! Ceux que nous aurions, que nous avons d'être en contradiction la plus violente, la plus irrémédiable avec l'esprit de notre temps ! Rapprochez donc de la haine qui les animait celle qu'il n'est pas possible que nous n'éprouvons pas envers la chair, les os et le sang de notre temps! Comment ne verriez-vous pas qu'entre eux et nous, leurs déterminations et les nôtres, leur indignation et la nôtre, il y a la distance qui sépare deux étrangers ne parlant pas la même langue, l'un blanc et l'autre noir, deux espèces différentes, deux pôles ? Je dis nous, je veux dire l'humanité vivante. Considérez les plaies du XVIII^e^ siècle finissant, les torts à redresser, les injustices, les tares, et considérez les nôtres ! En vérité, comment ne pas reconnaitre que la proportion n'y est pas, et que les nôtres sont exorbitants, innombrables, démesurés, à côté des leurs ? Cependant en 89, ce peuple alors si faible, sans cohésion, sans droits, suivit d'abord pour les précéder ensuite, les promoteurs des grandes idées nouvelles... Il était mû par une notion élevée du mal qui s'épanouissait autour de lui, par la volonté d'y porter remède, beaucoup plus, par le désir audacieux, désintéressé, d'instaurer à sa place le règne de la « Vertu ». C'est un mot saisissant, parce qu'il contient à lui seul la meilleure explication qu'on puisse donner de ces événements qui changèrent la face du monde!

Parce qu'il met en évidence le caractère essentiellement moral de cette révolution dont il révèle, si j'ose dire, la «gratuité». Je sais bien ce que cette façon de voir a d'exaspérant. « Il nous dirait pour un peu, qu'il n'y avait sérieusement aucune raison de faire cette révolution; et que la bonne société fleurie, coupable tout au plus de certains abus, ne méritait pas une telle punition; que ce chambardement ne s'imposait pas ! » Mais ce n'est pas vrai! Je ne dis pas cela ! Je veux simplement souligner la distance énorme qui nous sépare de ces gens-là!... Ce furent des idées bien plus que des faits qui les poussèrent à agir... Bien plus que de la faim ou d'une tyrannie réelle, bien plus que dans leur corps ils souffraient dans leur esprit de l'injustice, des scandales de l'injustice... Ils étaient épris d'équité. Le vieux Jean-Jacques, avec ses livres, ses rêveries, sa probité spéculative, leur tenait lieu d'exemple... C'est cela que je veux souligner ! Qu'ils avaient assez de noblesse, de générosité, pour ne pouvoir supporter d'être bafoués dans leur *conscience*, et que leur sens moral était à fleur de peau... Quelque chose encore qui soutiendra ce que j'avance c'est la victoire relativement facile de la révolution à l'intérieur du pays. L'adversaire, toutes ces grâces à la Watteau, ces personnages de bonbonnière, ces artistocrates macérés dans l'oisiveté ignoraient si bien leur culpabilité, ils furent sans doute tellement surpris, qu'ils ne se défendirent pas, éblouis, ahuris, quelques uns tout de même s'empressant de fuir, les autres clamant leur innocence et pas hypocritement mais en petits pantins tout éberlués de s'entendre reprocher leur méchanceté... Comptez toujours sur une telle attitude de la part des bandits d'élection, des criminels de métier qui dominent aujourd'hui la France !

Et pourtant l'esprit de révolte, chez nous, végète dans un état crépusculaire, à l'écart, oublié de tous, de tous ceux qui ne s'intéresse qu'à l'aspect purement politique et social des choses. Qui n'en veulent qu'à la forme des choses. Et qui, lorsqu'on gémit de la médiocrité, de la misère de notre époque et que l'on rit des faux bijuox dont elle se pare, se résument en vous taxant d'ennemi du peuple!... Mais il est vrai que leurs espoirs, leurs souhaits ne sont pas les nôtres! Et que tandis qu'ils se préoccupent « d'amélicrer » l'actualité, de la remettre d'aplomb nous rêvons d'un avénement prodigieux, secret à sa naissance et puis dévorant et puis irrésistible.. Et rien, en somme, ne saurait prouver qu'il ne se produira pas. Car aucune époque ne fut plus propice que la nôtre à l'éveil des consciences; aucune époque n'eut tant besoin de rédemption... Et ce qui fait la grandeur fascinante du livre de M. Bernanos, c'est de l'avoir héroïquement démontré.

Pierre MINET

LES LIVRES

L'ARCHE DE NOÉ, par *Jules Supervielle* (Gallimard)

Les grâces les plus rares d'un livre; et, entre toutes, le naturel et la simplicité que nous aimons tant, sont nécessairement dans un siècle comme le nôtre, les fruits d'une culture exquise Il y a beaucoup de sapience à l'origine de la sagesse. Comme si la poésie, de notre temps, devait avoir victorieusement subi l'épreuve des vérités de raison; et qu'elle dût, pour nous toucher nous apparaitre au sortir d'un orage de clartés. Je crois que rien n'est plus profondément émouvant pour une sensibilité moderne que le contact avec une inspiration où la pensée a travaillé pour le cœur.

Si ces quelques lignes s'appliquent assez bien à l'expérience poétique de Supervielle, si elles aident un peu le lecteur attentif de ses œuvres à suivre le mouvement dramatique de sa destinée littéraire, elles s'avèrent insuffisantes à caractériser une œuvre comme l'*Arche de Noé*. Ce recueil semble apporter la preuve que le poète est toujours un autre que celui que nous saisissons, qu'il est le frère d'ombre et de silence de celui qui, pour nous conduire hors de notre vie, a mis en œuvre toutes les ressources du langage.

Sur le chemin qui va des premiers recueils de Supervielle au volume qui a pour titre « Les amis inconnus » nous avons vu un grand poète lyrique, en proie d'abord au sentiment panique de la vie, mais dont la voix devenait de plus en plus forte et plus humaine à mesure qu'il fermait les yeux et semblait ne plus avoir le sentiment que de son cœur. C'est alors que son intelligence si haute a le plus jalousement veillé sur son inspiration. Quand on lit des écrivains de cette classe, on se demande si la pensée n'est pas faite pour débarrasser la poésie du fardeau de l'existence ! Mais je n'ai pas à parler des Amis inconnus. Je ne veux qu'attirer l'attention sur le fait que quelque chose s'est passé entre le moment où ce livre voyait le jour et l'aubaine des contes réunis sous le titre *L'Arche de Noé*.

L'apparence d'une liberté plus grande: l'illusion que le sens du jeu revient comme pour ranimer le goût de vivre après la plus vertigineuse méditation poétique. Mais il faut ici se défier de la tentation qui nous incline à enfermer l'évolution d'un poète dans les limites d'un mouvement alternatif. Ce serait vraiment trop commode ! Non ! On dirait qu'en cherchant la vie au zénith de la vie, qu'en l'apercevant soudain comme une étoile

dont l'existence de l'homme est la sœur de lait, Jules Supervielle a découvert et aussitôt incarné le principe de la véritable liberté poétique.

Que voyons-nous ici, dès les premières pages ? La poésie qui sourit de la poésie : l'invention opposant sa fraicheur de source aux enchantements éternels de l'imagination: le rire discret des couleurs dans le manteau glacé que l'esprit répand sur la terre de poésie. Le vent se lève sur la pensée qui délivre le songe.

Pourquoi ce phénomène entraine-t-il des conséquences si inattendues ? Ici, le jour ne s'est levé que pour planter les tentes de l'ombre. Comme si le cœur du poète était devenu soudain plus grand que son regard, un espace intuitif l'attend partout où sa pensée avait rétabli les perspectives universelles.

Je répondrai d'un mot. Comme s'il me suffisait que Jules Supervielle me comprenne, je dirai : la parole. Le langage, enfin, a affranchi le poète de la poésie. A la limite de toutes les passions et quand l'homme ne fait qu'un avec le monde, la parole prend conscience d'elle-même et grandit à l'orient de la vie comme si elle attendait notre dernier souffle pour achever de se révéler. Les contes de Jules Supervielle sont *parlés*. Et rien ne pouvait nous émouvoir davantage après l'attention que nous avons portée à l'évolution de ce grand poète. Jules Supervielle nous en sommes sûr, a trouvé la clef de Shakespeare.

Joë BOUSQUET.

LE TIERS AMOUR, par *René Nelli* (Denoel).

Par ce titre Nelli renoue la tradition provençale et réssuscite des voix perdues depuis sept siècles. Mais ce n'est pas, comme les troubadours de la décadence, pour condamner l'Amour charnel que Guiraud de Calauton situe dans le « Tiers inférieur » de sa maison idéale au-dessous de l'Amour naturel des parents et de l'Amour céleste. Poétique et philosophique, la méditation de Nelli nous introduit dans un monde où les hiérarchies n'ont plus de raison d'être, parce que l'Amour et l'Esprit, au delà des frontières assignées par la raison, tendent vers leur identification.

Ainsi Nelli rejoint, à travers le Dante et Pétrarque les grands classiques du XII[e] siècle: Bernard de Ventadour et Arnaud Daniel. Mais libéré des influences sociales et religieuses qui limitaient leur poésie, il éclaire de son expérience des régions inexplorées.

Un amputé a le sentiment de la présence vivante du membre perdu. L'homme et la femme portent le souvenir du choc trau-

matique qui divisa l'Androgyne primitif en lequel Amour et Esprit n'étaient qu'un. Tantôt assoupi, tantôt obsédant, ce souvenir, diffus dans notre sang et indissolublement lié à l'image d'une forme idéale perdue, n'est-ce pas le secret de l'inquiétude humaine ? Et la vie terrestre ne serait-elle que la recherche plus ou moins désespérée, à travers cette forêt d'inextricables apparences qu'est le monde, de cette forme idéale dont chacun de nous a la nostalgie inguérissable.

D'autant plus désespérée, cette recherche — d'autant plus grande aussi — qu'elle ignore les vrais chemins. Pour se justifier d'être et d'agir, certains ont dû se construire un moi rationnel. Ils ont le besoin impérieux de croire que l'Esprit est la clé universelle de la connaissance. Instincts, passions, sentiments... tout ce qui, dépendant de la nature, c'est à dire soumis au temps et à l'espace, risque de miner l'édifice, ne doit plus être dès lors qu'objet de connaissance pour que soit assurée la victoire de la raison. Ils peuvent se croire tout puissants dans un univers conçu selon leurs mesures; ils ne sont, comme le dit Bertin, que les « mesureurs jurés » de leur impuissance. Plus sincères parce que sans orgueil les mystiques font de la négation de leur moi la condition de leur salut. Tandis que, trop lucides pour croire à l'infaillibilité de leur lucidité, mais pas assez courageux pour, ne serait-ce qu'un instant, la nier, d'autres croient s'en sortir par des tours de passe-passe : « Puisque ces mystères nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs » (J. Cocteau). Mais, baissé le rideau, éteintes les lumières de la féérie, le prestidigitateur se retrouve plus seul, plus abandonné que devant, au milieu de ses accessoires de carton. Cependant que, au loin de leurs chemins divergents, mystiques et rationalistes s'enfoncent dans des régions sans issue où chaque pas les éloigne un peu plus du palais enchanté où les attend, depuis l'origine des mondes, pour s'éveiller et les éveiller à la vérité, leur mère commune, la pure image de leur Désir.

Comment la retrouveraient-ils dans la diversité multiple des apparences qui la cachent, dans le labyrinthe de la Mémoire, apparence qui enveloppe toutes les autres ? Tout nous sépare d'elle et surtout le mouvement de la pensée dont la condition est d'arracher le monde à son unité. A l'inverse de Dieu qui n'a rien trouvé de mieux pour mourir que de naître il que que l'homme consente d'abord à la mort de l'Esprit pour renaître. Epreuve tragique. Risque de ne trouver que le néant au delà de cette mort. Risque de ne plus retrouver le chemin du retour. Mais Nelli — et c'est l'idée féconde de son livre — ne nous engage pas dans cette aventure sans nous révéler le secret des renaissances.

Du dédoublement originel c'est la Femme qui a gardé l'essence de l'être : Elle est amour. Elle est le réel. L'homme, extérieur au réel est passif. Il ne peut retrouver son vrai moi qu'en s'exilant du Moi factice qu'il construit pierre à pierre pour ne pas voir le désert de ses attentes. Son moi réel, la forme idéale de son désir est hors de lui. Il attend au plus obscur d'une femme. Il attend que l'homme, ayant délibérément détruit tout ce qui n'est pas à lui, le retrouve aux profondeurs de la chair féminine à la faveur de cet instant privilégié qu'est la joie érotique. Alors dans le sommeil amoureux s'éveillent les fées qu'effarouchait la lumière de l'Esprit, les chants qu'étouffaient les tumultes de la conscience claire. La conscience amoureuse se substitue à la pensée. L'Amour devient connaissance, la vraie connaissance, celle qui, seule, nous donne la clé des seuils interdits. Et l'Esprit, un instant endormi, ne renaît alors que pour se penser dans la lumière de l'Amour. Et tous deux se fondent dans l'Identité recréée. Les ailes de l'enfance s'ouvrent. La vision du monde est changée. Les symboles, derrière les apparences déchirées ne sont plus que transparence. Parti de soi pour renaître à soi, l'homme revit voluptueusement ce qu'il avait cessé d'être.

Tel est le message de Nelli.

« Ce livre, — nous dit Bousquet dans la préface, — où la contemplation amcureuse est, non pas l'objet, mais le principe de l'étude, dans ses endroits les plus abstraits, épouse nécessairement le rythme de l'exaltation sensuelle, au point qu'il parait être l'expression un peu délirante d'une vérité qui chante en touchant le sol. »

Et nous ne nous étonnons plus de réentendre à chaque page des inflexions familières, de rencontrer des images qui épiaient nos regards: ce sont les jeunes filles-fées qui rêvent dans les rêves de Bousquet, formées de la joie des yeux, si fragiles et si lointaines, et cependant si indiciblement nous-même qu'à pressentir leur incommunicable réalité, nous ne savons jamais si c'est un cri de bonheur ou de désespoir qui brûle les ténèbres de notre sommeil amoureux quand se déchirent les apparences.

« Nous disions amour, et c'était la vie. » Eluard, Bousquet, Nelli : depuis les Troubadcurs nous n'avions pas entendu des chants aussi authentiquement inspirés par le réel.

P. M. SIRE.

PONT TOURNANT, par *Jean Marteau* (Corréa).

On ne peut dire que ce roman soit parfaitement équilibré ni qu'il soit toujours écrit avec un art impeccable bien que certains

passages soient d'une belle plénitude et d'un trait incisif. La mise en train du récit et la présentation des personnages manquent un peu de métier; mais cela n'en vaut que presque mieux. A défaut de virtuosité, nous avons de la vie; une vie complète, avec de l'observation impitoyable, de l'humour, du rêve et de la poésie. Comme milieu : Genève et sa bourgeoisie, quintessence de toutes les bourgeoisies, vers 1860; la campagne des environs, le Mandement virgilien, le pays de Gex, au-delà du Pont Tournant, le « pays magique » d'où rayonnent les légendes et les hallucinations. Comme protagonistes : les hommes politiques radicaux ou conservateurs de l'époque; une famille complexe où luttent les forces de conformisme, de rigidité, de snobisme, d'avidité, de révolte, de poésie. Inutile de dire que la libératrice poésie provoque d'effroyables catastrophes. Il y a aussi trois vieilles demoiselles un peu fées qui sont sœurs des personnages du « Grand Meaulnes », et un extraordinaire paysan vagabond, lettré, alcoolique, qui est le « daimon » shakespearien du drame.

Emile DERMENGHEM.

COUPS DE BATON, par *Arnold Kohler* (Tisné, Paris).

« Ce livre est formé d'une suite d'images animées; c'est une parade, une tragi-comédie, n'importe quoi, sauf un roman. Celui-ci a ses lois et ses exigences: personnages, actions ou lieux de ces actions demandent un minimum de réalité. Ici, l'auteur a délibérément renoncé à toute exactitude de cet ordre. Il s'est attaché à manifester une réalité autre, qu'il estime plus vraie et plus profonde : celle qui forme l'essence même de la vie, celle qui détermine caractères et comportements. Toutefois, les personnages et les situations ne sont pas arbitraires; ils pourraient être justifiés par des dossiers précis. »

Ainsi s'exprime l'auteur en une note liminaire. Rien qui ne corresponde à l'impression que nous laisse un ouvrage qui n'est en aucune façon, en effet, un roman conforme à la notion actuelle du genre, mais qui rejoint assez curieusement le roman d'aventures du XVIII^e^, — *Gil Blas* pour préciser —. Arnold Kohler a fort bien vu quelles ressources lui offrait ce monde en gésine qu'est le monde moderne dans le sens d'une libre affabulation où puissances mythiques et réalités immédiate se combineraient en une sorte de vivant documentaire qui n'est autre, en définitive qu'une fresque ambitieuse de ce temps. Si son dessein n'était point celui d'un romancier, son ouvrage ne s'en trouve pas dépourvu pour autant de portée psychologique et de franc recours aux

êtres et aux choses. Le ton du livre va d'un certain emportement naturel, plus proche de la vive satire que du couplet lyrique, à la notation directe, voire crue. Nous passons de l'allégorie au réalisme minutieux; de l'évocation du monde spirituel à l'application sans fard à l'homme charnel. C'est dire, moins peut-être que sa force toujours convaincante, le registre d'un tel ouvrage et le besoin d'unité qu'il traduit. Les sources souterraines sont nombreuses aussi auxquelles on pourrait, d'une façon ou d'une autre, rapporter *Coups de Bâton*, et quand ce ne seraient que le Jean-Jacques des Charmettes, que certains aspects de la doctrine « personnaliste », qui imprègnent la pensée de l'auteur à des niveaux variables.

Mais, plus, sans doute que par de tels rappels, ce livre nous touche par l'expérience humaine riche et mêlée qui est à son origine, par la connaissance qu'il implique d'un milieu particulier, par la recherche sourdement inquiète qui l'anime. Arnold Kohler a en commun avec les meilleurs d'entre les jeunes écrivains d'aujourd'hui, ce recours impérieux à l'homme total, ce sens de l'homme tout à la fois libre et engagé, déterminant et déterminé, créateur et créature. C'est un heureux présage quant à la portée de ses livres futurs.

Gilbert TROLLIET.

LE DÉMON DU STYLE, par *Yves Gandon* (Plon)

Il est un jeu de l'esprit qui consiste à enclore dans une formule un homme ou son œuvre; le style publicitaire appelle cela un slogan. Il arrive que de telles formules particulièrement heureuses ou favorisées du hasard survivent même au souvenir de leur destinataire, tel ce Rolet dont le nom n'aurait jamais traversé les siècles sans le « j'appelle un chat un chat et Rolet un fripon », ou Piron dont l'auto-épitaphe éclipse la *Métromanie*.

Yves Gandon fait de ce jeu une forme nouvelle de la critique; peut être certains de ses mots deviendront ils des définitions, il est hasardeux de juger sans recul la portée d'un ouvrage critique; « Montherlant, ou le style à la cravache; Valéry ou l'intelligence du style; Léon Paul Fargue ou le style au second degré... » D'ailleurs, M. Gandon n'abandonne pas ses formules à elles-mêmes, il les entoure, les commente, à un tel point même que l'on ne sait souvent lequel du titre ou de la dissertation est mis au service de l'autre.

Travail adroit, les textes astucieusement découpés, les exemples toujours probants viennent admirablement justifier le point de départ; échantillonnée de la sorte une œuvre concorde en tous points à la thèse initiale.

Un tel jeu, devrait par contre être joué sans la moindre tricherie et parler du style sans style de Gide semble tourner la question plutôt que l'affronter, choisir un extrait ou Gide se souvient de la phrase proustienne et le déclarer « charabia » voilà qui n'est pas très « fair play » en dépit des repentirs qui suivent.

Nous aurions aimé que M. Gandon fasse un tout petit pas en dehors du cercle des vivants où il se cantonne pour aborder Proust, singulière pierre de touche. « Proust ou le style ?.... » Ce n'est donc pas cette fois que nous saurons si le dompteur sera mangé; je ne crois pas que M. Gandon ait peur, il abordera Proust quelque jour et d'ailleurs quelle que soit alors sa définition elle lui attirera de véhéments reproches.

Yves Gandon ou le style autour du style.

R. M. ARLAUD.

GUSTALIN, par *Marcel Aymé* (Gallimard)

M. Marcel Aymé s'est solidement installé dans sa manière et il serait vain de lui demander d'en changer. Il aime nous montrer des personnages divers avec un réalisme qui tire sa poésie de son exactitude dans le décor des champs ou de la ville. Il aime conter des histoires de professeurs, de paysans ou d'animaux avec une fantaisie un peu vagabonde. Pourquoi lui demander autre chose que ce qu'il aime ?

Gustalin est un livre très savoureux, qui se lit avec intérêt et avec plaisir. On y rencontre un garagiste qui ne répare jamais d'autos et qui rêve d'entreprises grandioses, un professeur et sa femme, citadins incurables installés aux champs, un chien amoureux, des enfants, des paysans pleins de finesse et de sensualité. Tous ces êtres vivent les uns auprès des autres sans trop se comprendre, sans trop s'aimer, mais sans trop se haïr non plus. Ils sont également éloignés des sentiments excessifs, aucun d'eux n'est prêt pour l'aventure et ceux qui la tentent, même si elle est facile, même si elle est médiocre, finissent toujours par la manquer.

Si les livres de M. Marcel Aymé n'existaient pas, il faudrait à toute force trouver quelqu'un pour les décrire. Ils apportent à la littérature d'aujourd'hui une verve, une gaîté qui, sous une apparence un peu grossière, dissimulent beaucoup de finesse et parfois de profondeur.

Kléber HAEDENS

LES REVUES D'ART

Les dernières livraisons de *Cahier d'Art* et de l'*Art Vivant* présentent des études d'ensemble, sur deux sujets complémentaires qui intéressent également l'exaltation de la grandeur nationale : l'Exposition de 1937 et l'Empire colonial français. Elles offrent un exemple de méthodes opposées pour arriver à une composition homogène. *Cahiers d'Art* dans un numéro global qui achève la série 1937, intitulé « Souvenirs de l'Exposition », tente de retenir quelques acquisitions sérieuses de cette vaste architecture de plaisir qu'a déployée l'Exposition de l'an passé. Ce n'est pas un tableau rétrospectif, c'est une cristallisation de souvenirs autour de deux évidences maitresses et d'une stricte sélection d'images. « L'Exposition, c'est toute une éthique », écrit Ozenfant, l'architecture se révèle en effet un des éléments essentiels de la réalisation des sociétés, et dans l'agrément même qu'elle lui apporte, Ozenfant trouve de quoi justifier l'évolution sociale au milieu de laquelle on se souvient que l'Exposition a été édifiée. Dans une étude moins optimiste où se retrouve l'inspiration de Le Corbusier et de son ouvrage déjà ancien « Vers une architecture », Joseph Ney développe une évidence non moins considérable, relative non plus à la valeur mais à la technique de l'architecture : les modernes possèdent avec le fer et le béton qui éliminent le mur comme élément constructif unique, une technique absolument nouvelle sur l'emploi de laquelle ils sont d'ailleurs pleins d'hésitations. Ces deux idées sont plus ou moins directement illustrées par de belles photographies des cinq pavillons jugés les plus significatifs : Tchéquoslovaquie, Finlande, Suède, Espagne et Japon, où l'on pouvait voir comment le verre (dans le premier), ou le bois combiné avec les métaux (dans les autres), interviennent pour diversifier les géométries fondamentales de l'architecture d'aujourd'hui.

Dans un numéro double (N° 219 - 220 de 1938) consacré à « l'Empire colonial français », l'*Art Vivant* cherche à présenter un tableau complet, et classe en une suite géographique naturelle, le vaste sujet sans unité apparente qu'il assume de traiter. Dans le sommaire copieux, le même type d'article reparaît à propos de chaque territoire, et les études les plus heureuses comme celles d'A. Merlin sur « les fouilles sous-marines de Madhiya » (Tunisie), d'A. Sarraut sur l'Indochine, de G. Hardy sur « l'Art Nègre », de G. Audisio sur l'Algérie moderne, de J. Alazard sur les peintres français d'Afrique, invi-

tent à regrouper toute la matière selon trois directions primordiales, qui lui donnent tout son relief. L'expérience coloniale est en effet tour à tour orientée vers trois sortes de réalités: le souvenir *antique*, présence de Rome en Afrique du Nord, de la civilisation Khmère en Indo-Chine, l'élément *exotique*, magie d'un continent, d'une latitude qui imprégne la sensibilité coloniale, la puissance du *moderne* enfin qui en imposant le sens d'une certaine ordonnance, dépasse l'esprit même de la métropole : « L'Algérie... Amérique à la Française ». C'est là ce que l'on retrouvera à peu près dans ce numéro agréable, bien illustré, mais d'une composition un peu lâche.

André CHASTEL.

VERS UNE SYNTHESE MEDITERRANEENNE

CONFÉRENCE

LA MEDITERRANEE VIVANTE

On peut considérer de diverses manières les manifestations de la vie. La Méditerranée *vivante*, tel est le titre de ce propos Peut-être est-il bon que nous nous demandions ensemble comment il faut l'entendre.

Vivant, c'est à dire qui est en vie, qui vit, qui revêt les aspects de l'existence. C'est une signification, en effet. Il n'est que trop clair que rien ne nous empêche, que rien n'a jamais empêché qu'on l'applique au monde méditerranéen. Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, il s'est toujours produit des événements sur cette mer Méditerranée, la mer si riche en événements, pour parler selon la très belle parole de Paul Valéry, dans cette sixième partie du monde qu'il me plait de considérer comme un continent, un véritable continent liquide.

Il y a toujours eu là des hommes, des peuples, des pays, des nations qui ont agi, qui ont vécu. Que cette vérité d'évidence soit encore plus évidente aujourd'hui, il n'est que trop certain La Méditerranée continue à vivre sous nos yeux : dans certaines de ses parties nous la voyons même vivre terriblement, jusqu'à la mort. Sans doute. Mais dans cette notion de l'existence fondée sur les événements et les péripéties il y a malgré tout je

ne sais quoi de passif. C'est l'être pur et simple, qui n'implique rien de fécond, rien de créateur.

Pendant plusieurs siècles, jusqu'aux débuts du nôtre c'est ainsi qu'on a considéré le monde méditerranéen: comme une créature parmi les créatures, absolument dépourvue d'importance réelle. Elle vivait, comme vivaient les pays qui ont un beau passé les nations qui ont perdu des empires coloniaux, les peuples dont la littérature sommeille, elle vivait comme l'Espagne d'avant la génération de 1898, comme les Pays-Bas avec leurs négociants paisibles, comme la Scandinavie sans histoires. Elle n'avait en plus que les prestiges du climat, du soleil, la volupté des fleurs et des parfums, le loisir, la paresse, les casinos et l'amour.

Sur tout cela, je pense que l'on se met facilement d'accord. Mais il y a une autre manière de considérer la vie et l'être vivant : non plus comme quelque chose de passif, mais d'actif. Sous l'apparence du mouvement, du dynamisme et de la création, de la fécondité. La vie comme un principe qui crée des valeurs et de nouveaux principes, qui engendre de la vie, de nouvelles formes de vie, de nouvelles raisons d'exister.

Pouvons-nous considérer la Méditerranée contemporaine sous cet aspect ? Lui attribuer ces qualités énergétiques et créatrices? Pour moi, je réponds oui, sans aucune hésitation, ici, devant vous, comme je le fais et l'ai fait en tous lieux, dans tous mes écrits, depuis quelque vingt ans.

*
* *

Cette opinion a-t-elle été cependant communément partagée ou répandue dans le demi-siècle qui vient de s'écouler, dont les idéologies nous ont formés ? Je ne le crois pas.

Bien que Valéry, que je citais tout à l'heure, parle quelque part de la vitalité incomparable qui règne dans le monde méditerranéen... (vitalité incomparable, ce sont ses propres termes), la Méditerranée que nous enseignèrent nos maîtres avait je ne sais quoi, ou je le sais trop bien, d'archéologique, de conservatoire, de doucement et élégamment périmé. C'était la mer des naïades et des sirènes, des temples sur les promontoires, la mer des classes de rhétorique, des concours de vers latins, le musée des traditions, rosa-la-rose et les thèmes latins, sixième A 1 et baccalauréat.

Même les écoles dites méditerranéennes ou romanes, les idéologies de la Méditerranée, comme celles des félibres et des maurassiens, avaient une agréable odeur de sépulcre ombragé par

des pinèdes, elles montraient comme un goût statique, comme un besoin de ne pas aller au-delà et même de revenir en arrière.

Bref, c'était la tradition de tout repos, bref c'étaient les humanités classiques à l'usage d'une société bien pensante, bref c'était la mort, et non pas la mort sans phrases, mais la mort avec beaucoup de phrases au contraire, et pour tout dire d'un mot : c'étaient les impératifs admis, éprouvés, convenus de la Latinité.

Or, les choses me paraissent avoir bien changé depuis quelques années. Une certaine jeunesse — pareille à des dieux nouveaux — se réveille en étirant ses bras musclés, en ouvrant des yeux neufs sur la fraicheur du monde. Elle éprouve quelque répugnance pour de vieux pensers où elle voit les marques de la sclérose, pour des habitudes de croire qui servent de matelas à l'assoupissement de la curiosité intellectuelle, elle sent le besoin de reconsidérer les problèmes, d'opérer une révision des valeurs, de faire table rase, de recommencer l'expérience intellectuelle, selon la leçon de Descartes, d'appliquer aux idées qu'elle a reçues toutes faites cette chirurgie du sens critique qui est, en France, le meilleur héritage de nos penseurs et qui reste le bien le plus précieux de nos libertés : la liberté de pensée.

Dans un temps qui perd l'habitude de penser par lui-même, elle veut re-penser librement les problèmes. Une génération, dont celui qui vous parle s'est efforcé d'être l'interprète, se met à affirmer la jeunesse de la Méditerranée. Toute une idéologie nouvelle donne lieu à diverses fructifications de pensées sur les vertus permanentes qu'il faut reconnaitre à ce monde de la mer toujours recommencée. Cette mer n'est pas finie, loin de là.

Quant Protagoras a dit que l'Homme est à la mesure des choses, il a tracé pour l'éternité la voie des méditerranéens. Ceux d'aujourd'hui voient l'homme vivant à la mesure des choses vivantes, c'est-à-dire qu'ils entendent, non pas suivre servilement le train du réel, mais tenir sans cesse les faits et la réalité à la juste distance et mesure de l'homme qui les entraîne.

Gabriel AUDISIO.